

EN ATTENDANT LES BARBARES

Trilogie dramatique

I. LES RETRANCHÉS

II. NÉCROPOLIS

III. LA TRAITE DES ANGES

Chaque œuvre, ils la pensent en raison du théâtre. Rethéâtraliser le théâtre. Tel est leur nouveau cri monstrueux mais le théâtre, il faut le rejeter dans la vie. Ce qui ne veut pas dire qu'il faut faire de la vie au théâtre, comme si seulement on pouvait imiter la vie. Ce qu'il faut, c'est retrouver la vie du théâtre dans toute sa liberté. ARTAUD

*Et maintenant, qu'allons-nous faire sans barbares ?
Ces gens, c'était peut-être une solution. CAVAFY*

Le néant parti, reste le château de la pureté. MALLARMÉ

A cause de toi, l'on nous met à mort tout le long du jour ; nous avons passé pour des brebis d'abattoir. SAINT PAUL

La mort n'est pas l'anéantissement mais le retour à l'inanimé, à l'inorganique, elle est le début d'une nouvelle existence, étape sur la route d'une plus haute évolution. FREUD

*Un jour tout sera corps
Un corps unique
Et le couple bienheureux
Se baignera dans ce sang céleste. NOVALIS*

Les deux Guerres mondiales, on a fini par le reconnaître, sont profondément liées : un lien obscur, secret, impavide, annonciateur peut-être d'une III^e Guerre... qui a peut-être déjà commencé.

La boucherie héroïque de 14-18 (Les Retranchés) détenait encore ce mystère du corps à corps qu'ont si bien perçu E. Jünger, P. Teilhard de Chardin, J. Patocka... mais il y avait dans ce combat une fureur hérétique qu'a mené à son terme le néfaste traité de Versailles, ouvrant la porte à Hitler et au nazisme.

L'Europe, le monde, mis à sang et à sac, ont cru que l'on pouvait traiter de la même manière – légale et hypocrite – la paix et la guerre. L'entre-deux-guerres n'a pas voulu la paix ; elle n'a voulu que le pacifisme, lequel est toujours destructeur. Le ver de la culture d'extermination s'était installé confortablement, couvert – « maudits soient son nom » – par le légalisme juridique de la Société des Nations. Auschwitz était alors tout près : en terminer avec le messianisme sauveur des Sémites, pour l'avènement d'une Europe javellisée. On ne tue pas un homme, on l'efface. On s'y essaie. On y réussit. Le travail de mémoire sera-t-il assez exigeant ? S'en tiendra-t-il encore au phénomène révélateur de l'ardoise magique humaine : on efface et cela revient – une sorte d'« écriture musicale » de l'homme ?

Eh bien non, les horribles prophètes de nos temps modernes, les intellectuels dévoyés et criminels, caution des politiques, décident – car ils savent leur impunité – que l'essence de l'homme n'existe plus, n'a plus à exister. On peut « effacer » un homme. Le détruire alors devient égal.

Il n'y a plus de retranchement. Il n'y a plus de mystère compatient.

L'ignominie extérieure – et elle est légion, des racismes aux exclusions – condamne la transfiguration du devenir de l'homme. La Lettre triomphe hors du soi vivant, dans l'économie, dans l'idéologie et dans les armes. Auschwitz, le goulag, Hiroshima dérivent de Verdun... non pas de la défaite ou de la victoire événementielles, mais de la réponse

historique qui leur fut donnée, de la SDN à la débâcle de 40, à Pétain et à tout notre Reste.

Une main stratégique mêle, dans les pièces qui composent la présente trilogie, un héroïsme individuel à sa propre dérision.

Le théâtre du dernier après-guerre a vibré des impostures de la Lettre. Formalisme, intellectualisme, didactisme ont vertébré toute une littérature où se complaisent encore public et critiques médiatiques : le Boulevard métaphysique. Plus bas qu'Ubu ! Ubu, c'était théâtraliser le théâtre. Pire qu'Ubu : théâtraliser le réel – on ose parler du sida au théâtre sans convoquer la philosophie tragique du malheur.

A partir des légendes nihilistes issues de deux après-guerres, j'ai voulu bâtir encore un peu de la vie du théâtre, ayant soutenu par mes actions et réflexions théâtrales que dramaturgie, mise en scène, scénographie sont toujours des temps seconds, dérivés de l'œuvre, jamais des instances premières et autonomes.

J'ai écrit ces pièces au début des années 80. Par pudeur et par peur, je n'osai pas les présenter. La lutte me paraissait inégale. Maintenant que ce que je défends au théâtre a perdu toutes ses chances, je les livre par défi – avec immodestie – dans de vrais et beaux linceuls de mort !

La famille que mettent en scène Les Retranchés, quasi « bernano-sienne », veut posséder le mort, les morts de la guerre de 14. Elle y succombe, évinçant toute mémoire : l'Antéchrist devient la parousie de cette aventure.

Le massacre de Nécropolis est aussi un appel désespéré au théâtre – lequel dit la fragilité de toute fiction. Telle quelle, la fiction n'est rien. Il lui faut toujours être plus qu'elle-même, porter sa propre utopie.

Que faisaient Dieu et ses anges à Hiroshima, où tout s'est effacé comme par une menace sans retour ?

Pourtant la personne humaine peut encore paraître, tous masques de l'absence conjurés.

LES RETRANCHÉS

Comme l'ensemble de la trilogie En attendant les barbares, Les Retranchés ont été représentés pour la première fois à Paris, au printemps 2000, au Théâtre du Lavoir parisien, dans la distribution suivante :

ALEXIS : Jean Gillibert

AGATHE : Laure Guiperix

LILY : Cynthia Gava

EUPHÉMIE : Claudine Baschet

BAPTISTE et LA VOIX DU CHRIST : Marc-Olivier Sepiha

Décors : Tessa Koppé

Éclairage : Philippe Lacombe

Musique : Ivan Panov

Chorégraphie : Jean-Christophe Paré

Mise en scène : Jean Gillibert

LES PERSONNAGES

ALEXIS : *Dit Aigle-Alexis, frère d'Agathe et de Lily.*

AGATHE : *Dite « Agathe-du-ciel-l'Espoir », sœur d'Alexis et de Lily.*

LILY : *Dite Lily-Féroce, sœur d'Alexis et d'Agathe.
(Alexis est l'aîné, puis vient Lily, ensuite Agathe.)*

EUPHÉMIE : *Dite Méphisto, la servante. Elle est aussi le Satan.*

BAPTISTE : *Fils naturel d'Euphémie et du père. Il est aussi LA VOIX
DU CHRIST et LE MUSICIEN.*

LE LIEU

Unique, il ne change pas : une vaste pièce où la famille, de vieille noblesse ruinée, se rassemble tous les soirs ; une grande baie au fond donne sur une plaine de blés que sillonnent durant l'heure du jour des corbeaux, et, à l'heure de nuit, des chauves-souris.

Un immense Christ crucifié, évoquant celui du retable d'Issenheim de Matthias Grünewald, ou telle sculpture de Germaine Richier, est suspendu au-dessus des péripéties de l'action. Il est attaché à l'aide de treuils et de poulies, et par des cordages on peut le faire descendre et monter (horizontal, oblique, vertical). Ce christ « expressif » parle. Sa voix – celle de Baptiste, en voix off – doit donner l'impression de sortir de sa bouche. Les paroles qu'il dit sont tirées de l'Évangile de Jean.

La maison de famille est située dans un village de province, aux limites du bourg. Dans la salle, un énorme fourneau plus grand que nature, des paravents, des sièges

On peut jouer le registre d'un vérisme transposé ou sur celui d'un décor irréel stylisé). Le lieu a quelque chose d'un sépulcre.

Tout se passe de nuit, évidemment. Le sol est un miroir.

Euphémie, à la fin, se substituera à l'effigie du Christ et parlera – à la place du christ – au nom du Bien du Diable. Donc, prévoir qu'on puisse substituer sur la croix la personne d'Euphémie au corps inanimé du christ.

LA MUSIQUE

Sur le côté, un homme-orchestre joue à de certains moments : instruments de percussion, clairon, tambour, accordéon. On peut inventer des instruments non connus. Ce peut être Baptiste qui remplit le rôle.

Avec le musicien, deux grands drapeaux : français et allemand.



Les cinq séquences nocturnes de la pièce se répartissent en :

- passages à l'Ancien¹,*
- passages victimaire,*
- passages à l'Actuel.*

Les passages à l'Ancien sont un rappel, « rêvé » plus que joué, de la Première Guerre mondiale, soit trois épisodes :

- le miracle de la Marne,*
- les tranchées,*
- Verdun.*

Pour éviter, autant que faire se peut, le théâtre dans le théâtre – ce jeu de rôles qu'ont illustré si magnifiquement Pirandello, Claudel ou Genet –, il serait souhaitable que mise en scène et acteurs soient animés par l'esprit du Songe. On évoquera comme un jeu de rêve, cruel et nostalgique pour les trois frères et sœurs, le moment où le père a été tué à Verdun. Ce passage à l'Ancien en particulier devra induire un jeu onirique.

Les passages victimaires demandent un ton de réveil particulier, évoquant la « lucidité » du rêve paradoxal. Ils sont, pour les servants en tenue fictive, comme une descente aux Enfers.

Le passage à l'Actuel – d'où l'on aurait pu partir vers une dramaturgie classique – révèle le drame familial de ces trois vieux orphelins. Ces orphelins veulent posséder le « mort ». Ils vivent ce que le père a connu. Leur « ton » est légendaire ou familial, ou dérisoire.

Le personnage d'Euphémie, servante humiliée qui prend une revanche, est une figure moderne du diable tel que je le conçois. La force diabolique du mal est de s'être rendu banal. Ici, ce n'est plus la force négative de celui qui

1. Je dois cette expression à mon ami Guy Dupré, cet admirable écrivain, auteur du roman *Les Fiancées sont froides*.

dit non, comme dans le Faust de Goethe, mais celui qui dit « oui », oui à tout ce que désire l'homme dans sa folle liberté. Comme la Première Guerre mondiale a été le dernier déploiement du mystère de l'affrontement par les armes au nom du sang – ainsi que l'ont si bien décelé le païen Ernst Jünger, le chrétien Teilhard de Chardin et le révolté tchèque Jan Patocka –, la figure du diable, elle, prendra la place de celle du Christ. Le diable ici triomphe de Jésus et se fait profanateur dans un nouveau « Sermon sur la montagne ». Il va prophétiquement s'accorder avec les destructions futures, avec ces guerres de crimes – qui ne sont plus seulement des crimes de guerre... Euphémie-Méphisto dit oui au néant, plutôt que non à la vie.

Euphémie participe à tous les « passages » de ses protégés, mais dans l'écart, presque de loin, puisqu'elle les a déjà tous connus (comme Ange luciférien).

La mise en scène doit être très chorégraphiée. Elle peut aller jusqu'à proposer des sortes de pyrrhiques pour les rappels de guerre ; et jusqu'à une manière de messe noire, pour la fin d'apocalypse.

NOTE SUR LE DÉCOR

Il sera réduit au minimum : paravents, sièges. Sont suspendus au-dessus du sol des costumes complets de poilus de la guerre de 14, et autant d'uniformes de soldats allemands de la même époque. Les tenues des servants rituels sont permanentes. Le reste – costumes des années vingt et trente – est à inventer.

L'éclairage doit être soigné. La lumière, autant que faire se peut, sera mobile, à contrastes – on devrait y sentir le grain d'une matière lumineuse. Il y a de l'incendie dans cette lumière.

Le sol dans toute son étendue est un miroir, légèrement incliné vers le public. Le christ s'y reflète.

Le fourneau comporte un four, gigantesque. C'est une « cuisine » de château.

Durée : une seule nuit. C'est une unité de danger.

I
PASSAGE A L'ANCIEN

(Rêve du miracle de la Marne – 1914)

Les quatre personnages sont en tenue de deuil, crêpés, même Alexis – les veuves portent le voile.

Ils sont rassemblés comme à l'église et chantent le Salve Regina. C'est un flash. A la fin de la séquence, ils se dévêtent, apparaissent en tenues victimaire.

Commence alors la procession des existants (musique)... De temps en temps, ils pèlent des pommes de terre, soit isolément, soit tous ensemble, pour le repas à venir – mais comme des soldats en corvée de pluche, au milieu des sacs de patates ; ils vivent comme des assiégés. Il faut que la « pluche » soit une vérité, non une véri-similitude. L'évocation de la guerre de 14 ne se réduit d'ailleurs pas à une stratégie de l'évocation. En allant vers une possession des morts, elle conduit à l'extermination.

La procession des existants... Les quatre personnages sont en tenue de servants rituels, habillés plus ou moins en « poilus » – pantalons rouge garance, capotes bleues, chemises de coton, ceintures de flanelle, ceinturon, bandes molletières, brodequins cloutés, havresacs, fusils Lebel baïonnette au canon, casques.

Ceux qui parlent sont des « âmes » à la vie bouleversée.

BAPTISTE (sur la croix) : – Presque vingt ans qu'ils tournent en rond, sans trouver aucune solution à leur désastre... vingt ans qu'ils se massacrent, immobiles. Le temps n'avance plus. Il s'étale... (*Voyant Alexis s'arrêter et prendre une décision :*) Ah !... l'un d'eux bouge. L'Aigle !

Changement de musique.

ALEXIS (il chante) :

– A l'église où j'ai été,
Une femme y a pété.
Je lui dis jeune mondaine,
Vous êtes une vilaine
Vous avez pété devant Jésus,
Vous aurez le cul cousu !

Méphisto (il ricane), abaisse le Pendu !

Euphémie manipule treuil et cordes, le Christ en croix s'abaisse à l'oblique.

EUPHÉMIE (alias Méphisto, à Alexis) : – Tu as encore hurlé, l'autre nuit, comme un chien à la lune. Pauvre vieux fou !

ALEXIS : – Le sermon... à l'église... Pourquoi le sermon ?

AGATHE : – Nous n'y arriverons jamais.

EUPHÉMIE : – A quoi donc ?

LILY : – A mettre de la paix en nous. Père est mort à la guerre. Nous devons refaire son chemin. Nous n'avons pas été là quand son corps a quitté la terre... Euphémie, habille-nous ! Fais-nous rêver ! Berce-nous...

AGATHE : – Une lueur pâle a surgi à l'Est. Là où père est tombé. Elle est parvenue jusqu'à nous. Ici. Elle éclaire, livide, les champs de blé bientôt moissonnés.

LILY : – Nos bras n'ont pas serré son corps quand il est resté sur le champ de bataille... à Verdun.

ALEXIS (coupant court) : – Le ciel est encore bleu comme une pierre bleue.

AGATHE : – Pas bleu, noir. Lourd. Chargé. Comme la nuit de sa mort. Fermons toutes les issues – que midi soit minuit !

EUPHÉMIE (à Alexis) : – Alexis, prends sa capote !

LILY : – Il a expiré longtemps... un souffle de géant... (*Brusque :*) Tiens, il a froid, il ramène sur ses jambes les pans de sa capote.

AGATHE : – Où allons-nous ?

ALEXIS : – Nulle part... Laisse la fenêtre ouverte sur les champs comme si le monde allait se retourner.

EUPHÉMIE : – La nausée devant la mort, la pestilence. Dépêchons-nous ! Dépêchez-vous ! Lily, tu traînes avec tes molletières et toi, Agathe, tu as bouffonné de travers ta capote. Alexis, ton casque. Tu es un aigle !

ALEXIS : – Aurons-nous encore de bons moments, Euphémie ?

EUPHÉMIE : – Qu'importe le temps, seule la traversée compte !

ALEXIS : – Mourir ! Toujours mourir ! Et il ne revient pas !

EUPHÉMIE (bas) : – Lui, mon fils, il ne mourra pas. Il vit pour la musique. (*A Baptiste :*) Descends de ce pieu, je te dis.

AGATHE : – Quelle est cette brise qui traverse parfois la puanteur du charnier ?

LILY : – Avec Père, il aurait été bon de mourir !

ALEXIS : – Pourquoi devons-nous le rencontrer seulement dans les ténèbres ?

EUPHÉMIE (*à voix sourde*) : – Je crache sur vous, comme j'ai craché sur lui.

LILY : – Des amants, j'en ai eus et je ne suis pas encore heureuse...

EUPHÉMIE : – Va te faire piquer la chatte... et crève par la bouffe !

AGATHE : – Nous ne pouvons pas doubler les morts.

LILY : – Mais si, frôlés de leurs bras, nos bras périssables vont encore brasser leurs vieilles robes. Leur bruit nous suit et eux se cachent tout entiers derrière le manteau vivant de nos corps.

Je suis sûre que mes amants m'ont aimée... (*Elle ne finit pas sa phrase.*)

ALEXIS (*violent et subit*) : – Où est mère ?

EUPHÉMIE : – Bien. Bien. Sa mère. Ta mère. Ma mère. C'est moi ta mère, l'autre est trépassée. Ai-je l'air de la mort, mes enfants ? Je n'arrive pas à boucler mon ceinturon.

AGATHE : – Mère n'est plus. C'est vrai. Elle a cherché Père, comme une folle sur tout le champ de bataille. Elle a jeté son sang dans un grand verre. Elle a bu ce verre et... suicidée.

ALEXIS : – Mère n'était pas une victime ! (*Un temps.*) Est-il écrit que nous devons continuer à vivre selon le plan de la ville des morts ?

Au monde de l'extérieur :

Ils recommencent à nous surveiller (*Il va à la baie.*) Nos cérémonies ne les rassurent plus. Regardez, à la fenêtre... toutes ces chauves-souris qui veulent entrer et qui collent à la vitre leurs yeux glauques.

AGATHE (*presque habillée*) : – Non ! Non ! De toutes les guerres, nous n'avons rien vu encore ! Je ne veux pas mourir ! Je suis une fuyarde. J'ai besoin d'opium, de morphine.

A Euphémie :

Tué, dis-tu ? Tué ? Et elle, (*à Lily :*) notre mère, suicidée ? Soldats, vous ne m'aurez pas !

ALEXIS : – Par ici !

AGATHE : – Si cette cuisine pouvait se fondre dans le néant !

EUPHÉMIE : – Cela viendra. Ne gueule plus comme cela, tu fais partie de la troupe.

ALEXIS (*automatique*) : – Calcul de fréquence des morts sur un champ de batailles... (*Il fait mine de charger à la baïonnette.*) Que ton nom soit béni, Ange, taureau des Armées !

EUPHÉMIE (*au Christ*) : – Il ne peut plus vous venir en aide celui-là ! (*A Baptiste, toujours en croix :*) Veux-tu descendre !

LILY : – Ce que tu dis est émouvant, Méphisto.

EUPHÉMIE (*au Christ*) : – Entends-tu, mauvais soldat !

Silence.

BAPTISTE / LA VOIX DU CHRIST (sur fond musical) : – Je suis une voix qui crie dans le désert !

Silence.

TOUS : – Il est bien mort ! (Ricanements.)

BAPTISTE / LA VOIX DU CHRIST : – Je meurs jusqu'à la fin du monde. Ne dormez plus !

Tumulte au dehors.

AGATHE (à Lily) : – Regarde à la vitre, ces yeux glacés d'effroi... ceux du village...

TOUS : – Ça y est !

ALEXIS : – Méphisto ! Relève le pendu ! Plus haut ! Nous, nous allons rêver !

En dormant, ils vont rêver : C'est le « passage à l'Ancien ». Et Ils vont « danser » musique à l'appui, la première bataille de la Marne.

EUPHÉMIE : – Vas-y, parle, mon cheveu !

LILY : – Le temps qui se vide, c'est le meilleur moment.

AGATHE : – Ça équilibre notre solitude...

TOUS : – ... depuis la mort de Père... depuis la mort de Mère.

Ils s'alignent, formant un « front » – les spectateurs sont des Allemands –, puis lèvent leurs baïonnettes vers le christ.

ALEXIS : – Lui, c'est notre drapeau, où le sang suinte...

AGATHE : – Et notre hampe, notre porte-drapeau, notre bannière, c'est ce Roi mort et c'est ce croisillon, cette croisée de bois qui rend le corps plus vrai, un corps écarté....

ALEXIS : – Ho ! Ho !... Le roi est mort, mais nous ne sommes pas perdus... Où est l'ennemi ? Où est la bataille ?

EUPHÉMIE : – Dans mon cul !

BAPTISTE / LA VOIX DU CHRIST (avec un micro) : – Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie.

ALEXIS : – J'en ai tué trois. Ho-ho... Un cheval... Je lui fous ma baïonnette dans le ventre !

DES VOIX AU-DEHORS (dites par Baptiste) : – Rendez-vous ! Rendez-vous, ceux de l'arrière !...

ALEXIS : – Regarde la plaine des blés, elle s'enroule dans sa vague comme dans un linceul.

AGATHE : – Des bottes de paille avancent comme une forêt !

LILY : – Les blés... la moisson... Père était toujours là aux bataillons. L'on chantait fort et clair sous le toit des granges.

BAPTISTE / LA VOIX DU CHRIST : – Les champs sont blancs pour les moissons...

ALEXIS : – Annonce, vieille voix intime, ceux qui vont tomber !

AGATHE : – C'est la nuit qui tombe et les corbeaux se sont réfugiés dans leur « corberaie ». Voici déjà quelques chauves-souris !

LILY : – Nous sommes des enfants sans parents ! Comme si nous avions

perdu nos ombres à midi et, quand vient le soir, nous devenons ombres d'une ombre. Alignons-nous !

Ils rient et font ce qu'ils disent.

EUPHÉMIE : – Commençons. Rêvez, mes joyaux !

LILY : – Vous savez que la Renaude nous a dénoncés à la police de Dammartin.

EUPHÉMIE : – On ne dénonce pas des rêveurs...

AGATHE : – Trop de lumière.

LILY : – Éteins le lustre, Euphémie. Allume les bougies ! (*Elle s'exécute.*)

AGATHE : – Ce lieu est terrible. J'ai peur.

EUPHÉMIE (chantant en dissonance) : – « Contre nous de la tyrannie, l'étendard sanglant est levé !... » Roi des Juifs, barre l'horizon !

AGATHE : – Casoar et gants blancs, nos officiers, qui n'étaient pas des gueux !... Ils sont morts, ceux qui du fond du pays se tenaient prêts à tout. Vengeons-les !

ALEXIS : – Ligne de front !

Ils resserrent leur rang ; ils chantent :

« Soldats de notre illustre race,

Dormez, vos souvenirs sont beaux !

Dormez, par-delà les rapaces.

Vous dormirez bientôt au chaud. »

EUPHÉMIE : – Repos !

Ils s'exécutent.

LILY : – A quoi rime cet ultimatum d'Allemagne ?

ALEXIS (à Agathe) : – Tu es Joffre, toi. Mon Général !... Sois Joffre, nom de Dieu, le grand Analogue !

AGATHE (Joffre) : – « Chaque retard de 24 heures représente la perte de 20 km de territoire. Nous sommes en 1914. Bon Dieu, ça ne fait que commencer ! »

TOUS (à voix sourde mais décidée) : – Ça commence ! Ça commence !

AGATHE : – Je suis consciente des conséquences infimes et gigantesques qu'entraîne ce petit bout de papier : ul-ti-ma-tum.

EUPHÉMIE : – C'est une idée d'une grande raideur !

On frappe à la vitre de la baie. Lily va chasser l'intrus avec sa baïonnette.

ALEXIS : – Laisse, Lily, ce sont des gens de l'arrière... de l'ornière, enfin de Dammartin...

BAPTISTE (Musique) : – Vive la mobilisation générale !

AGATHE : – Les Russes demandent un délai.

LILY : – Les Français bombardent Nuremberg.

ALEXIS : – Ah, si les dés d'acier pouvaient rouler !

BAPTISTE / LA VOIX DU CHRIST : – « Détruisez le sanctuaire, en trois jours, je le relèverai »

EUPHÉMIE : – La mobilisation n'est pas la guerre !

LILY : – Oh, regardez les automobiles vont à la gare de l'Est ; elles emmènent les officiers, les simples soldats, des voleurs barbouillés !

AGATHE : – Oh, je suis déjà épuisée ! trop femme !

LILY : – Regardez nos mains blanches. Elles ne sont pas noires ! Donc, en avant !

ALEXIS : – Marquons le pas ! Père ! Père ! Père !

TOUS (*en rythme*) : – Père ! Père ! Père ! Père !

BAPTISTE / LA VOIX DU CHRIST : – Abba ! Abba ! Abba ! Abba ! (*qui veut dire « papa » en araméen.*)

Ils se serrent en carré joyeux.

ALEXIS : – Bien sanglés.

LILY : – Bien nets.

AGATHE : – Bien équipés.

EUPHÉMIE (*à part*) : – Ce sont des bras mouillés.

ALEXIS : – Les muscles sont bien placés aux joues.

AGATHE : – Voyez cette teinte de marbre à notre front.

LILY : – Nos mâchoires sont de la même trempe.

EUPHÉMIE : – Vous avez le même regard, profond, aigu, lointain, un peu dur, un regard qui ne voit plus Paris. Il n'y aura pas de plus belle mort au monde que la vôtre !

BAPTISTE / LA VOIX DU CHRIST : *Il étouffe un cri et un sanglot.*

EUPHÉMIE (*à Alexis*) : – Caporal, il y en a un qui a crié « Vive la Prusse ! »

ALEXIS : – A mort ! sonnez le tocsin. Les blés sont mûrs. Vous pouvez les moissonner... Nous reviendrons pour les vendanges.

LILY : – Qu'est-ce que vous dites ? Le Duc de Guise, le Prince Roland, Bonaparte et tous les petits Juifs d'Europe centrale veulent s'engager ? Il n'en est pas question. Ils ne seront pas soldats ! (*Mouvements de troupe.*)

ALEXIS : – Rameutez la haine ! La haine est une pierre dure et biseauté qui s'en met sous le cœur et qui sait dire : « Ta haine, mon Enfant ! »

Ils s'agitent, se déplacent comme un escadron.

EUPHÉMIE : – Tuez-en beaucoup et revenez-nous tous !

TOUS : – Tous !

LILY : – Ils n'auront pas de sépulture, le corps de Père n'a pas été retrouvé et on a refusé à Mère toute bénédiction. Tu ris, Euphémie ?

EUPHÉMIE : – Peut-être ! Je me sens comme un chien qui ramène de vieilles savates. Je les ai dans la gueule, les savates de votre père et de votre mère. Je vous les ramène. Je les jette à vos pieds comme un chien fidèle qui vous a toujours gardés. Fidèle à ton père dont j'ai été la maîtresse. Fidèle à ta mère qui vous avait confiés à moi ! Vous avez encore besoin de moi, l'humiliée Méphisto... N'interrompez pas la vie de la guerre. Nous sommes mobilisés maintenant.

Voici les cinq armées. Face aux Boches. (*A Alexis :*) Toi, la première armée, de Belfort à Lunéville. (*A Agathe :*) Toi, la deuxième armée, de Nancy à Mirecourt. (*A Lily :*) Toi, de Montfaucon à Commercy. Et moi, la quatrième, de Verdun à Mézières. Et vous (*se retournant vers les ennemis imaginaires du village*), derrière la Meuse ! La cinquième armée ! Elles portent des beaux noms, cette année, les cités assaillies ! Au cœur de l'affaire !

ALEXIS : – Envelopper les armées ennemies, les déborder...

AGATHE : – Les mettre dans une enveloppe, les Schleus, et les cacheter !

LILY : – Le cœur de la France est entre Bruxelles et Paris.

EUPHÉMIE : – Alors, fonçons !

LILY : – La Belgique est envahie.

AGATHE : – L'ennemi est invisible.

LILY : – Ils ont marché sur Liège.

ALEXIS : – Il fait chaud. Très chaud. On étouffe.

EUPHÉMIE : – L'agonie de Liège...

TOUS (*bas*) : – Agonie... Agonie... Agonie.

BAPTISTE / LA VOIX DU CHRIST : – Mulier, quid ploras ?

EUPHÉMIE : – Ça dit : Femmes, pourquoi pleurez-vous ? (*Au Christ :*)
Retardataire ! Il y a longtemps que les femmes ne pleurent plus. Ici, c'est l'ordo major, la loi de Néron.

Silence. Nouvelles manœuvres.

LILY : – Oh, regardez les forts qui émergent comme des carapaces, avec leurs canons mobiles...

AGATHE : – Déjà, les tranchées... Je tombe... Je coule...

EUPHÉMIE : – Ils s'alignent dans les tranchées comme des soldats de plomb. Ah, ces Franzosen avec leur capote et leurs rothosen rouges !... Quelles cibles ! Pan ! Pan !

ALEXIS : – L'ennemi est toujours invisible. Quelques petits nuages ronds, blancs, de billes d'acier, de rafales de billes d'acier, en salves ; le cul les avale – des Shrapnels, des sucrettes – et il les gobe. Le ciel propage ! Glou ! Glou !

AGATHE : – Il y a déjà des boucheries partout !

EUPHÉMIE : – Formez la tortue ! Rampez ! Non, à genoux. Avancez sur les genoux !

ALEXIS : – Ramassons-nous, sur nous, comme des fœtus. Mettons nos sacs sur la tête. (*Ils se camouflent à l'aide de sacs de pommes de terre.*) L'orage d'acier...

(*Cris, hurlements de douleur. Le Christ y répond sur le même ton.*)

AGATHE : – Cette fumée noire et ces mottes de terre en plein visage !...

EUPHÉMIE : – Debout ! En avant !

Ils font mine de foncer.

LILY : – Oh, ces petits tas bleu et rouge que nous formons avec nos âmes blanches. Je rêve...

AGATHE : – Pantalons garance et capotes bleues, nous allons de l'avant. Tout est guerre.

ALEXIS : – Hachons l'air de nos clairons !

Musique. Ils se dressent, sortant hébétés de leur profond sommeil.

LILY : – Nous sommes remontés du vide : ce que nous avons vu !...

AGATHE : – C'était terrible, la peur qui venait au ventre... un boa !

ALEXIS : – C'était irrésistible, cette bouillie d'hommes, le sang qui imbibait le buvard du drap épais... On dégorge le sang maintenant.

TOUS : – Paix ! Paix !

EUPHÉMIE (sournoise) : – Paix pour les morts. J'aimerais donner la paix aux vivants... (bas) pour les tétaniser.

ALEXIS (bas) : – Tais-toi, faux remords de l'arrière ! (Avec sa baïonnette, à Euphémie :) Avance ou je t'enfonce ma baïonnette dans les reins ! (Un temps :) « Suis-je indigne de mourir ? » a dit Père quand il est tombé.

LILY : – Il n'est pas encore mort. Ce n'est pas encore Verdun.

AGATHE : – Écoute, c'est la nuit.

(Silence.)

BAPTISTE / LA VOIX DU CHRIST : – Je ne suis pas un possédé.

EUPHÉMIE : – Qui veut te tuer ? C'est déjà fait !

BAPTISTE / LA VOIX DU CHRIST : – Je ne veux tuer personne.

EUPHÉMIE (à Alexis) : – Jure que tu ne feras pas d'imprudence !

ALEXIS : – Oui, c'est ce que disait Maman à Papa !

AGATHE : – Maintenant, les feux du bivouac crépitent !

LILY : – C'est trop d'attendre, hein ? Rêver ! Rêver !

AGATHE : – Si ça doit durer comme ça, je préfère mourir tout de suite.

ALEXIS : – Ah, voilà les Boches ! Ils sont partis ! Les hommes en ruisseaux vont jusqu'à l'embouchure. La Faucarde !... Clairon !

Le clairon est embouché, claironne tristement et sauvagement la mort. Un temps. Euphémie et Baptiste sifflent « Le Pont de la Rivière Kwai ».

TOUS (bas, en chantant) : –

It's a long way to Tipperary

It's a long way to go !

LILY : – Des curés sont pris en otage !

EUPHÉMIE : – Mister French, ce général anglais qui nous a pris notre nom, jette le doute sur notre héroïsme.

AGATHE : – En face de qui ?

LILY : – En face de quoi ?

ALEXIS : – Sommes-nous ?

EUPHÉMIE : – Partager la même mort, avec lui, l'ennemi...

LILY : – Les hussards sont massacrés.

AGATHE : – Dans le brouillard sur les Ardennes.

ALEXIS : – Massacre à l'aveuglette.

EUPHÉMIE : – Canonnade. Obus. Incendie.

LILY : – Retirons-nous sur la Semoy.

AGATHE : – Personne dans les rues. Un soleil pâle. L'infanterie allemande s'infiltré... Peut-on rêver de la sorte ?

ALEXIS : – Dressons les canons de 75. Alors... meurtre après meurtre de la population civile.

AGATHE : – Toujours les champs de blé. Feu à volonté. Les derniers corbeaux dérapant dans le ciel incendié – notre rêve ! Allez à la fenêtre voir si les chauves-souris attaquent.

AGATHE (à la baie) : – Pourquoi les hommes, pour tuer, prennent-ils le masque de la nature !

LILY : – Nature !

EUPHÉMIE : – Contre-nature !

ALEXIS : – Dans l'offensive sur Charleroi, nous attaquons la bête tricéphale, celle de l'Apocalypse : von Hauser, von Bulow, von Klück.

AGATHE : – Toujours les champs de blé. Les bottes de paille ne cessent d'avancer... il nous faut battre en retraite. Notre première armée va être détruite.

LILY (*découragée*) : – En face de qui ? En face de quoi ?

ALEXIS : – La forteresse de Namur tombe le 23 novembre.

TOUS : – Qui ? Quoi ? Euphémie !

EUPHÉMIE (*bas*) : – Je me venge.

AGATHE : – Mille otages fusillés. Tous devant l'église et achevés à la baïonnette.

EUPHÉMIE : – Pauvre Belgique !

ALEXIS (*en réflexion désabusée*) : – L'église flambe. Torche sur torche. Il ne reste plus de pierres... mais des cendres...

AGATHE : – Oh, j'aurais voulu chanter pour les otages !... Laissez-moi aller chercher ma musique...

LES AUTRES : – Non !

EUPHÉMIE : – Tu es une Boche !... D'abord résister ! Résister ! Comme des buissons au vent d'hiver !

Ils se mettent en ordre de repli.

LILY : – Les obus labourent la route. Des camarades sont allongés sur le ventre, sur le dos, éteints, déjà artificiels.

AGATHE : – Un... Un... Adossé à un pommier, la moitié du visage arraché. Les larmes qui coulaient de l'autre côté étaient chose trop vaine.

ALEXIS : – Écoutez, on sonne la charge. (*Il « fait » le clairon.*) Baïonnettes en avant ! (*Ils restent sur place, figés.*) Ça n'avance plus. Ça ne peut plus avancer ! C'est l'enfer, à plat, en sourdine. Ciblés par tous les côtés. (*Un temps.*) C'est l'accalmie. Oh, cette voix lugubre, lugubre, c'est la dernière corneille.

AGATHE : – Nous sommes brisés comme une glace. Nous avons partagé la même mort avec... eux... les gris-verts entassés comme un fumier en Lorraine... sentinelles, étrons... casques à pointe.

LILY : – Un vieux général s'est donné la mort.

EUPHÉMIE : – La victoire des Boches est écrasante.

Ils commencent à se dévêtir de leur tenue de poilus, très lentement, par à-coups, presque hiératiquement.

LILY : – Le temps est magnifique. On commence à moissonner.

AGATHE : – Les routes blanches et desséchées sont claires au pied. (*Pendant qu'ils se déchaussent :*) Des pieds, des milliers de pieds ont remué la terre.

ALEXIS : – Nous avons été des archers d'acier.

AGATHE : – Tu saignes de la tête. Je vais te faire un pansement... avec de la charpie... pie... pie.

EUPHÉMIE : – Chipie... pie... pie ! C'est pour le caresser !

ALEXIS : – Maintenant, à Montmirail, les chevaux sont entravés sur la route, les cavaliers sont livides sous leurs shakos.

EUPHÉMIE : – Nous désentraverons les chevaux, et en oripeaux... nous nous accrocherons dans les chaumes.

LILY : – Nous nous réfugierons dans les bois...

EUPHÉMIE : – Des barbelés entourent les bois.

ALEXIS : – Oh, regarde, une bougie vacille et luit dans une grange. Des hommes sur la paille dorment. Ils ronflent. Comme des morts qui ne veulent pas qu'on les oublie. Ils ronflent... la bougie s'est éteinte. J'ai juste eu le temps de voir un officier écrire sur un carnet de notes.

LILY : – Peut-être était-ce Père ?

AGATHE : – Voici ce que Père écrit : « Nous disputons aux moineaux sur les tas de fumier des débris de pain et de légumes. »

EUPHÉMIE : – C'est fini de vous déshabiller ! Les chemins sont jonchés de vos chemises, de vos caleçons...

ALEXIS : – Mon pain est moisi dans ma musette...

AGATHE : – Donne-le quand même aux enfants.

LILY : – Savez-vous que pour fuir les femmes dénouent leurs cheveux et courent dans les champs comme des ménades. Des veuves qui ont laissé massacrer leurs fils.

EUPHÉMIE : – ... qui les ont massacrés...

AGATHE : – Les fiancées de Charleroi.

LILY : – Les fées de l'Yser.

ALEXIS : – Les marraines du Vieil-Armand.

EUPHÉMIE : – Et les hommes qui ne sont pas partis, voyez-les courir désespérément, en habits du dimanche, comme s'ils allaient à leur propre enterrement. J'aime !

LILY : – Qu'a fait Père ?

ALEXIS : – Peut-être s'est-il précipité sur un soldat ennemi, peut-être se sont-ils étreints corps à corps, peut-être ont-ils partagé la mort ?

AGATHE : – L'étreinte chaude, immédiate et brutale, aussi forte que l'amour.

EUPHÉMIE : – Plus forte que l'amour !

ALEXIS : – Alors, Papa a dit...

AGATHE : – « Nous ne sommes pas vaincus ! Il faut défendre Paris ! »

LILY : – La Marne !

EUPHÉMIE : – Ce n'est pas une solution, la Marne. Les Allemands seront à Paris demain.

ALEXIS : – Papa a dit : « En dehors de Joffre, nous n'avons que de mauvais généraux. » Il y en a un qui se lave toutes les deux heures... une douche... quelle douche, mes enfants !...

LILY : – Joffre a dit : « Il faut être à Paris avant l'ennemi. »

AGATHE : – Tiens, lis cette déclaration officielle : « Les membres du gou-

vernement de la République ont quitté Paris... pour donner une nouvelle impulsion à la défense... » (*Ils ricanent.*)

EUPHÉMIE : – Il y a plus de morts par les gouvernements que par les guerres !

ALEXIS : – Ses douleurs à la prostate empêchent le général Galliéni de dormir. Et nous, nous rêvons encore...

EUPHÉMIE : – Les tranchées ?

ALEXIS : – En cours, mon général !

AGATHE : – Oh ! oh ! oh ! L'ennemi a changé l'axe de sa marche.

LILY : – Ils nous offrent leur flanc.

ALEXIS : – Leurs flancs ! Comme une femme alors !

EUPHÉMIE (*riant*) : – Les English foutent le camp. Ils ne peuvent plus supporter la guerre. On dirait des mannequins qui se dévissent.

AGATHE : – La Marne est franchie à Château-Thierry. Près d'ici !

LILY : – Marcher. Toujours, marcher.

AGATHE : – Boire, toujours soif, n'importe quoi, même l'urine.

LILY : – Il a dit : « Refouler l'ennemi ! »

AGATHE : – Il a dit : « Une troupe qui ne peut plus avancer coûte que coûte doit garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que reculer ! »

EUPHÉMIE : – Une armée qui fonce est vulnérable.

Ils sont en tenue de victimes.

Sous le soleil, maintenant, loin des moissons moissonnées, nous sommes des démons.

AGATHE : – Le matin, l'air est liquide, transparent sur la rivière, la Marne !... Tout est visible. On voit le détail...

ALEXIS : – N'y aurait-il plus d'ennemis ?

AGATHE : – Pas un bruit. Pas une fumée. Deux chevaux sont pris de frayeur et font demi-tour.

LILY : – Je tire. Un cheval s'écroule. Lui et son cavalier se débattent. C'est un mélange infernal de sabots dressés et de bras gesticulés.

EUPHÉMIE : – Oh, oui, cette nappe de vision, je vous la donne... La cathédrale de Reims en flammes. Les avions allemands vont vous pilonner. Des rafales de fer et de feu.

ALEXIS : – La Ferme des Châtaigniers. Plus de cinq cents Allemands y sont cachés. Ils vont mourir. La ferme est enlevée. Aucun Allemand n'en sort vivant. Allaläi !

AGATHE : – Quand nous revenons, les chemins sont encombrés de charrois. La nourriture s'est répandue par terre, déjà attaquée par les vers... Et elle pourrit les cadavres...

LILY : – ... de chevaux, de bœufs, de vaches... Gonflés comme des baudruches... charognes boursouflées...

ALEXIS : – Oui, Gamelin ?

AGATHE : – C'est Joffre qui parle. Il semble poser une question qu'en fait il ne pose pas et à laquelle il a déjà répondu.

EUPHÉMIE : – Mon général, citez le texte du pacte de solidarité : « Pas de paix séparée ! » (*Elle ricane* :) On n'en est pas là ! (*Tous hurlent de rire.*)

ALEXIS : – Non, dit Gallieni, l'homme a la prostate enflammée... Réquisitionnez les taxis, Passez-moi le Préfet de Police... A Dammartin-en-Goële (la Goële, qui sait où c'est ?)... Allez, allez, embarquez-vous ! Comme des demi-mondaines ! Il n'y a plus de camp retranché dans Paris.

(*Pause – Euphémie se désolidarise du groupe et va se déshabiller.*)

ALEXIS : – Sans toi, qu'allons-nous devenir ?

EUPHÉMIE : – Non, il y a encore du carnage. Des hommes meurent au crépuscule.

AGATHE : – Un ciel étrange... Abrutis de fatigue... L'ennemi terré ne réagit pas... Le moindre bruit provoque l'angoisse... des sentinelles veillent encore... (*Un temps.*) Les Boches ont foutu le camp cette nuit... Papa était là...

ALEXIS : – Faites enlever les culasses des fusils pour être certains que les hommes ne tueront pas.

EUPHÉMIE (en écho) : – ... ne tueront... ne tueront pas... des serviteurs souffrants... comme lui... comme moi... (*Au Christ* :) Tu ne reviendras pas une seconde fois... Tu ne diras plus : « Voici, je viens. » Tu t'enfonceras dans la nuit de l'oubli.

Tu te tais, toi qui prenais sur toi les infirmités, les plaies et les agonies des shabbats mystérieux. Je ne servirai plus.

Ne monte plus au poteau, Baptiste. N'ouvre plus la bouche. C'est le silence de Dieu. (*Elle rit, forcenée.*)

(*Changement brusque, joué-rêvé dans la vélocité.*)

LILY : – Qu'est-ce que c'est ?

ALEXIS : – Paris-Verdun.

AGATHE : – C'est quoi ?

EUPHÉMIE : – Une course cycliste.

ALEXIS : – Simplement la Marne ! Notre Marne ! (*Un temps.*) On dirait que ce fut un miracle.

BAPTISTE / LA VOIX DU CHRIST : – Je voudrais sortir d'ici.

EUPHÉMIE : – Retardataire !... Il a grimpé quand même.

ALEXIS : – Oh, mes guerriers, calmes et résolus, vous commanderez dans l'autre monde !

Ils sont maintenant en tenue victimaire, rituelle, blouse et pantalons blancs.

Brûlots de nuit, passez au jour...

AGATHE : – Réveillons-nous !

LILY : – Les yeux grand ouverts...

EUPHÉMIE : – Releve le pendu !... Baptiste, descends pour la dernière fois ! Prends garde aux branches !

Pendant que les trois, cette fois, manipulent la croix, on entend la Voix du Christ :

BAPTISTE / LA VOIX DU CHRIST : – Mon dieu, mon dieu, pourquoi m’avez-vous abandonné ?

EUPHÉMIE : – C’est bien la seule parole intelligente qu’un homme ait prononcée, même pendant la guerre !

II

PASSAGE VICTIMAIRE

(au blanc)

Ils entrent dans le « manque ». Les costumes de poilus sont installés sur des portemanteaux. Monde placés sous le signe du blanc. C’est une descente aux Enfers. Les personnages sont ici en victimes « blanches ».

LILY : – J’ai faim, Euphémie.

EUPHÉMIE : – Attends !

AGATHE : – Méphisto, ma piquûre !

EUPHÉMIE : – Attends !

ALEXIS (chantant bas, entre ses dents) :

– En passant par le cimetière

J’ai entendu les morts péter,

Ce qui prouve que sous la terre

Ils n’ont pas le cul bouché !

Nous sommes, mes sœurs, mes chères sœurs...

Il bafouille.

EUPHÉMIE : – Bien. Nous y serons bientôt, là où rien ne nous atteindra plus. Vous sentez le manque : toi, de ton opium ; toi, de ta bouillie ; toi, de ton délire...

Moi, l’Ange noir, je devrai recueillir vos dernières paroles. *(Un temps.)* Que c’est bizarre, bizarre, cette maladie moderne de demander des comptes chaque fois qu’un soldat périt. Passe pour les civils ! et encore ceux-là ! *(Elle s’arrête dans sa pensée « méchante ».)* Si par hasard ce n’était pas sa faute, au soldat... si c’était la faute de... je ne sais pas, moi, la chair à canon, la sidérurgie, la violence fondamentale... l’espace vital... tous ces doux leurres, si doux, de l’eau tiède... Oh non, tenez, la sévérité du juge... Oh oui, oui ! Cela est bon... pour la créature humaine... Il y a un fou, dans la piscine, qui a déclaré, je crois – j’en suis sûre – que le bonheur était une idée neuve en Europe... ! Quel sucre d’orge pour les enfants du Bon Dieu ! Celui-là, je le détrônerai et il ne sait pas encore comment... *(Elle s’agenouille.)* Pourquoi ne m’aimez-vous pas ?

ALEXIS : – Relève-toi !

AGATHE : – Que ne te relèves-tu ?

LILY : – Relève-toi. Tu es aussi ma sœur.

EUPHÉMIE : – Oui, j'ai été fidèle... Votre père, mes enfants... Votre mère, mes enfants... Ce fut moi, leur hôte. Ainsi, par eux, je n'ai plus regardé de côté, mais dans le cœur des choses d'amour.

AGATHE : – Qu'il fait soif !

LILY : – Qu'il fait faim !

ALEXIS : – Qu'il fait fou !

TOUS LES TROIS : – Bientôt ! Bientôt ! Ha ! Ha !

ALEXIS : – Comment nous nommerons-nous dans l'intervalle ? Moi, je me nomme Aigle-Alexis ; toi, « Agathe-du-ciel-l'Espoir » ; et toi Lily-Féroce. Et toi... Méphisto, quand, comme un rat, Papa t'avait déguisée en diable – tu avais seize ans – pour cette fête d'anniversaire, et qu'il t'imposait le pacte humain de chair et que cela te répugnait, car c'était humiliant... et tu devins sa maîtresse, et Maman l'avait su... et tu devins esclave et l'on ne pouvait plus te bénir...

Mauvaise grâce... et tu nous as élevés et nous avons grandi sous toi.

AGATHE : – La mort, que père avait si longtemps fatiguée à le suivre, l'atteignit au champ de bataille, au devoir sacré... Fais-moi la piquûre !

LILY : – Je t'aime encore plus qu'eux, moi, j'ai inventé de ne plus aimer autre chose que toi. Fais-moi de la bouillie !

ALEXIS : – Quel est ce jour ? Notre mort à venir ? Mère s'est usée jusqu'à la destruction de l'âme à rechercher Père parmi les cadavres. J'étais jaloux de Père, et avec elle (*désignant Agathe*) j'ai fait un pacte avec ses côtes. Adam et Ève furent frère et sœur. Regardez le sang sur nos vêtements blancs. Nous sommes leur dernière lignée... Hein, dites-moi ? Elle était jolie, Euphémie, et aguichante !

AGATHE : – Il fait froid.

ALEXIS : – Non, c'est le feu.

LILY : – Condamnés ?

ALEXIS : – Non, retranchés !

LILY : – La première violette, c'est la vie, la deuxième violette, c'est la mort... la mort qui nous a faits et qui ne craint pas la violence.

AGATHE (*dans un cri*) : – Mais qui nous a séparés des morts ! Pourquoi n'ai-je pas chanté pour les soldats ! Où est mon instrument de musique ?

EUPHÉMIE : – Derrière le paravent, avec le reste... mais n'y va pas encore...

AGATHE : – Mais je vous aime, mes chéris...

Elle commence à chanter. Les autres l'en empêchent.

LILY : – Ce n'est pas encore midi, ma chérie, notre servitude n'est pas encore entre ses mains, les mains de midi, qui caressent le cœur des hommes.

EUPHÉMIE : – J'ai le droit de dire que le village, le département, l'État français veulent la paix. La paix ! La paix se paie (*Rires.*) Votre père m'a eue mais il ne m'a pas eue... Moi, je l'ai eu, lui ! (*désignant Baptiste* :) Alexis a

eu Agathe mais il ne l'a pas eue... Lily n'a eu que des corps d'hommes, elle n'a rien eu. Et toi, Agathe, tu veux chanter avec les morts !

AGATHE : – Si nous chantons, si nous dansons, peut-être reviendront-ils ? Encore une heure ou deux et nous serons de l'autre côté, dans le camp ennemi. Nous rêverons avec les Boches.

LILY : – On pourra mourir... alors !

EUPHÉMIE : – Avec les Boches ! Entendu ! Comme leurs parents, les Vendroux de La Bastide, cet orgueil outrecuidant... (*Elle ne finit pas sa phrase.*)

LILY : – Donnez-moi à manger... de la bouillie. Rien que de la bouillie ! (*Elle s'affaisse.*) Je vais étouffer par la gueule, comme si je déchirais des dents le soulier du dernier voyage. Dieu ! Je n'ai plus de forces !

AGATHE : – Et moi, en mendiant du dernier instant de la vie, mes manches et mes haillons de défroquée comme une reine de théâtre... l'opium une fois en moi, outragée et fructifiante, je chanterai la chasse et la retraite et ils prêteront l'oreille, à cette voix d'hyménée et leur âme, leur seule âme d'agonisants, à splendeur-que-veux-tu, vibrera comme l'ivresse dans ma gorge abondante... Ah, aimez-moi que je chante ! Aime-moi, Euphémie... pour la morphine, mon seul linceul.

Elle s'affaisse et ses lèvres, en silence, font mine de chantonner un début de chanson.

ALEXIS : – Cesse de ne penser qu'à lui, le Père... son angoisse et son épreuve... Et notre indignité... (*Un temps.*) Je suis ridicule. « Réformé », ont-ils déclaré. Trop fou ou pas assez fou ! ont-ils trop su que je savais surtout faire la guerre ?

EUPHÉMIE : – Imbéciles ! Faites-vous semblant qu'il n'existe plus, le Père ? Les vieilles photos, vous les regardez pourtant. Votre père, cette photo où son visage avoisine une longue tête de cheval... qui lui ressemble. On ne sait plus qui est le cheval, qui est l'homme. Une tête de cheval qui sourit, doucement penchée... elle complète l'avenir et ne le bouche pas. Je ne tomberai pas... comme lui (*montrant le Christ*).

AGATHE (*se relevant péniblement, à voix murmurante*) : – Il nous a arrachés à la tiédeur de nos soirées d'hiver. Il a poussé la porte... elle brinquebale mais elle s'ouvre... Béni soit-il, le Père des armées !

LILY (*idem*) : – Agonies sur agonies, nous serons écrasés par les roues des chariots, par les sabots des chevaux, nous serons piétinés comme la neige et la neige sera aussi poudre de meurtre. Béni soit-il, le Père des armées !

ALEXIS (*idem*) : – Verticaux, puis à l'horizontale, nous planons... mon père m'aide et m'aime. Dette infinie que je ne pourrai jamais rembourser. Béni soit-il, le Père des armées !

EUPHÉMIE (*au Christ*) : – Béni soit-il, le Taureau des armées ! Pffft ! (*Elle rit, crache et déploie un voile noir qui cache le Christ et le fait ressembler à une chauve-souris énorme.*) Baptiste, chante-nous la der-des-der, la vraie de vraie ! (*Ils sortent à moitié.*)

Intermède musical : fox-trot jazzé, pendant qu'ils s'habillent en tenue à la mode 1930 – robes du soir pour les femmes, smoking pour l'homme.

BAPTISTE (lui aussi en personnage de music-hall de l'époque) : – Voilà vingt ans que nous sommes en 1930 ! Ça n'avance plus. 1940 : le temps est dans son creux... Le trou du temps avant la catastrophe... 1940.

Musique.

III

PASSAGE A L'ACTUEL

(intemporel sans passé, sans futur)

Ils se sont habillés derrière les paravents. Alexis danse d'abord avec Euphémie, Lily avec Agathe ; puis ils changent incessamment de partenaires. Euphémie porte une robe rouge garance.

AGATHE : – Le rouge garance, elle l'a repris pour sa robe, la chipie !

LILY : – Elle voulait toujours séduire Père. Maman était furieuse. On l'avait adoptée... comme une sœur...

ALEXIS (timide) : – J'ai... j'ai... j'ai...

EUPHÉMIE : – Mais oui...

LILY : – Le dieu ici est merveilleux, comme tout couvert de roses !...

ALEXIS : – Vous croyez que le ministère va tomber ?

EUPHÉMIE : – Mais non, Daladier est un taureau du Vaucluse... il encornera Hitler et Mussolini et tout sera sauf.

ALEXIS : – Bien ! Bien ! Bien ! Bien ! (Un temps.) Nous sommes sereins.

EUPHÉMIE : – Plût à Dieu, qu'avec la paix je puisse m'appuyer sur toi, te passer le bras autour du cou.

ALEXIS : – Et moi, le bras autour de la taille.

AGATHE : – Demain, c'est les battaisons... le blé est magnifique cette année, un grain charnu... je sais qui tu es, Lily, tu aimes trop les garçons.

LILY : – Bah ! cette chose... un bruit... une tête dure... (Grasse :) un nœud ! Tu te moques de moi !

AGATHE : – Crois-tu que nous irons glaner le chaume ? Pfft ! Je suis dure en affaires... Je veille aux sous qui rentrent. Le quintal de blé est à cinq cents francs cette année...

LILY : – Euphémie, ma douce, il paraît que tu venais d'Alsace quand tu t'es placée chez nous. La revanche quoi ! Le vieux réflexe. Ta robe est splen-

dide. Père l'eût aimée. Tu la mets tous les soirs... dans ta chambre... ma douce-douce ? En pensant à lui ? qu'à lui ?

ALEXIS : – Munich, la culture du colza... nos guerres en friches !...

EUPHÉMIE : – Le culte de la personnalité est scientifiquement explicable. Vous ne trouvez pas qu'Hitler a l'air d'un petit juif de Moravie ? J'irais bien lui serrer la main, à ce fantôme, en ange conciliateur !... Dare, dare ! Pique, mon vieux.

LILY : – Munich, est-ce en Patagonie ?

EUPHÉMIE : – En pataphysique, ma belle !

(Le rythme de la danse s'accélère.)

ALEXIS *(dansant avec Lily)* : – 1939 est un bon cru.

LILY : – Tu dis le monde à l'envers.

ALEXIS : – 1939 est une fresque. La Paix. Rien que la paix... La guerre n'est plus qu'une prêtresse déchu.

LILY : – Tu parles bien, mon ange... Je t'admiraïs petite fille, mais tu préférerais Agathe, plus allégorique.

EUPHÉMIE *(qui danse avec Agathe)* : – Ils parlent creux comme une bouteille.

AGATHE *(stoppant)* : – Supporte-moi encore !

LILY : – Supporte-moi encore !

ALEXIS *(stoppant)* : – Je n'en peux plus... Supporte-moi encore !

LILY *(mettant sa main sur la tête d'Alexis)* : – Qui est qui ?

AGATHE : – Quelque chose comme l'inceste ou le remords, qui donnent lieu » avant de parler... Crime, chante et tu seras justifié.

La musique s'arrête. Elle chante quelques mesures sur un rythme syncopé.

Et voilà, je sens... à chaque instant... le temps de l'âme.

Reprise de la musique de danse, peu de temps ; elle s'arrête brusquement.

Oui, Alexis, tu fabriquais des arcs avec des baleines de parapluie. Père t'avait donné la recette.

ALEXIS : – Reste avec moi...

LILY : – Restons ensemble.

EUPHÉMIE : – Je lui prépare sa piqûre. Et à elle... sa bouillie. Vieilles filles idiotes... Et toi, vieux garçon, pars pour la Pologne voir Ubu !

ALEXIS : – Asseyons-nous ! Qu'on nous regarde. Nous sommes des gens assis : Derrière nous les intolérants du village ; devant nous, peut-être Pâques, un public en surrection... De chaque côté de nous, des morts, des morts avec leurs trous et leur lucidité. Au-dessus de nous, Jésus, le sorcier roidi. Au-dessous de nous, la contemplation des Enfers... De peur que nous ne mourrions ! Ça doit être cela, le théâtre des âmes.

Cette demeure, il lui fallait un héros, le voici, moi ! Il n'y a pas de douceur du ciel, Agathe... du ciel... l'Espoir... Il n'y a pas de chair qui résiste, elle fond et coule, Lily-Féroce... Et toi, Ange ou démon, es-tu notre mère, magicienne prometteuse de l'heure ?...

EUPHÉMIE : – Je ne sais pas.

LILY : – Tu ne sais pas.

AGATHE : – Tu ne sais pas... (*Un temps.*)

LILY : – J'ai eu un fiancé qui lui aussi est mort au Front ! Je l'ai cachée dans mon cœur, cette douleur. Je ne vous l'ai pas dite. Elle n'a jamais pu franchir mes lèvres.

AGATHE (*comme une révélation*) : – Il paraît que la guerre a des ailes. Elles poussent sans cesse et caressent le dos du monde.

ALEXIS : – Des ailes d'aigles.

AGATHE : – Je suis en danger. Je le sens.

EUPHÉMIE : – Je prépare ta piqûre, mais chante...

Euphémie veut remettre à Agathe un instrument de musique, confectionné par un « inventeur » ; elle va le demander au musicien.

AGATHE (*elle gratte les cordes qui émettent des sons étranges, graves et aigus ; puis elle chante, s'accompagnant*) :

– Et voilà, je sens
A chaque instant
Le temps de l'âme
Comme un nuage.
Allume la lampe
Au sein de femme...
La manche
Garde le coude
De la branche...
Kra ! Kra !
N'aie pas peur, saute
Dans le feu.
Amour, sois chant
Ou cendre aux yeux...
Tsst ! Tsst !

LILY : – Le songe vient à nous, mon frère, ma sœur, laissons-le nous envahir, mes bien-aimés...

AGATHE : – C'est l'heure où les gens du pays recommencent à nous haïr, car ils sont pris par l'embauche du temps qui veut passer et... produire. Prépare, Euphémie, ma chère Méphisto, prépare-nous, à Lily et à moi, ce par quoi nous sommes, elle, Féroce, et moi L'Espoir. Ne tarde plus... Que dit le monde ? Oui, un œil lent, tourné vers le dedans, et nous voyons l'Espérance.

EUPHÉMIE : – Oui... oui... oui... oui... Cela, je peux le faire !

Euphémie passe derrière un paravent, puis un autre – allées et venues. Elle prépare d'un côté l'injection de morphine pour Agathe, et de l'autre la bouillie de Lily. Musique.

Chacun rentre en soi. Alexis reste plus seul que les autres. Il ne met en jeu que son autisme de folie.

Un temps.

ALEXIS (*au public*) : – Pourquoi me regardez-vous ?... Quoi ?... Toutes les

heures ne sont pas savantes ?... Bah, vous aussi vous boirez la nuit nocturne et vous serez ivres... Je suis seul, aigle déplumé... Quelle convulsion me saisi ?... Quoi ?... cela ? Je me souviens... Je me souviens... Rien n'était trop grand pour moi et je n'ai rien pu dompter. Ame lâche ! Lâche je suis... misérablement... mon corps est imbibé du sang versé...

Pis que d'être fou, je sens que je vais devenir fou !

EUPHÉMIE (de loin) : – Les impatiences sont les seules fleurs qui ne résistent pas au soleil... Vous pouvez vous aimer tous, un peu... Moi, je suis triste de solitude. Voilà, les chauves-souris, la tête en bas, avec leur face de bébé... elles s'agglutinent à la poutre et têtent... Je ne peux quand même pas ressusciter les morts... comme celui-là... l'autre, la souris chauve... Alexis, ne reste pas dans la lune... tu le peux...

AGATHE (à elle-même) : – J'aboierai comme un chien... (Comme possédée par une vision :) Ça !

LILY (idem) : – Ça !

EUPHÉMIE (derrière les paravents) : – Viens ! Ça !... Ça vient !

Agathe s'installe, à moitié cachée par le paravent, tend son bras – on le devine – pour une injection de morphine.

EUPHÉMIE (passant derrière l'autre paravent) : – Viens, Ça ! (Insistant :) Ça vient !

Lily vient s'asseoir contre le paravent dans la même posture qu'Agathe. On voit les cuillerées enfournées dans sa bouche ouverte. Euphémie lui sert sa bouillie – tout ceci plus deviné que constaté.

ALEXIS :

– Père ! Père ! Mère ! Mère !
J'irai jusqu'à vous
Puisque je suis aveugle.
Quelle est notre famille ?...
Je vais vous prendre un baiser...

Il se lève et fait mine d'embrasser les lèvres de ses sœurs. Euphémie vient incarner son désir.

EUPHÉMIE :

– Je suis ta servante,
Ne me repousse pas !
Vous m'avez appelée Méphisto
Et je suis revenue.
J'habite avec vous
Depuis tant de jours,
Mes sœurs... et toi mon frère !

ALEXIS (s'essuyant les lèvres) :

– Va-t-en !

EUPHÉMIE :

– Sache que je t'aime.
Regarde, je me couche

Dans la tranchée
Comme eux... les anciens qui nous appellent...

Un temps. Puis à tous :

Aimez-les !
Aimez-moi !

ALEXIS :

– J'entends. J'ai entendu.

EUPHÉMIE :

– Face humaine contre face humaine...

AGATHE :

– J'entends. J'ai entendu.

EUPHÉMIE :

– L'exigence de la bouche qui expire...

LILY :

– J'entends. J'ai entendu...

Ils s'habillent, revêtent seulement une capote allemande vert-de-gris. Ils mettent un casque à pointe. Ils l'ôtent de leur tête, le tiennent à la main, le remettent sur la tête, etc.

EUPHÉMIE : – Nous sommes dans la plus haute demeure.

Ils vacillent, endormis et confus.

EUPHÉMIE (*elle s'adresse au Christ, qu'elle dévoile et qu'elle attire à elle, auquel elle s'accrole, l'embrassant... puis lui mettant un casque à pointe sur le crâne*) : – Dans le temps, on lançait des roses aux guerriers. Maintenant on les honnit avec des quolibets et des crachats... ou bien on plaint le crime. Il n'y a plus de victime.

Toi, viens. Jésus, voici ton deuil. Non, je ne vais pas te cracher dessus. C'est déjà fait... mais comme c'est déjà fait, ça fait que ça fait que ça recommence !

Elle crache.

IV

PASSAGE A L'ANCIEN

Ils vont sortir progressivement, lentement, de leur torpeur, et ce nouveau « passage à l'Ancien » qu'ils vont rêver sera comme une errance, un enfouissement qui se terminera par une pyrrhique, jusqu'au passage victimaire « au blanc ».

Ils sont à moitié habillés en soldats allemands (les ennemis du village à la vitre de la baie ont disparu) et vont ajouter au « jeu » ancien, de plus en plus, leur atout personnel.

Le christ n'interviendra plus, il restera voilé ; c'est le musicien qui se

substituera à lui, mais les paroles prononcées demeureront encore comme autant de ponctuations liturgiques.

BAPTISTE : – Ce sont des Boches.

LILY (dans un souffle) : – Il n’y a que moi qui meurs !... la Boue !...

AGATHE (idem) : – Il n’y a que moi qui meurs !... la gadoue !...

ALEXIS (idem) : – Il n’y a que moi qui meurs !... dans les choux !...

EUPHÉMIE (montrant le christ) : – Celui-là s’est tu. Moi je ne quitte pas mon job. Ni mon fils, non plus. Il a trente-trois ans (*Elle appelle Baptiste* :) Baptiste !

(*Affolée* :) Hein ? Hein ? Hein ?... vous ne me mettez pas à la porte, comme lorsqu’il est né ? C’est vrai, c’était votre père, le père... juste avant de partir à la guerre... quelques années avant... enfin longtemps avant mais chut !

Deux fois trente-trois ans et lui (*désignant à nouveau le christ*) n’en finit toujours pas de mourir. Il faut que je m’en occupe. Non, je ne peux pas quitter mon job. C’est l’anniversaire de mon Baptiste. L’heure est muette. Mes souvenirs d’enfant battue et humiliée, je vais en faire le « bien » du diable... Vous ne savez pas ce que c’est que l’orgueil et la damnation : deux cactus dans le même pot !

Elle met la couronne d’épines du christ sur la tête de Baptiste.

Pour la haine, j’accroche une couronne... J’aurais dû avorter. J’ai été « faiseuse d’anges ». (*Elle reste un moment rêveuse.*) Les femmes se livraient à moi et une vie morte leur naissait du ventre. Oh, ces petits ongles à peine formés des fœtus à deux mois... comme des souris chauves. L’ongle pâle de la défaite et je me disais, dans le fourbissement de ces boustifailles d’entrailles : « Si tu es là, elle n’est pas là, la mort. » Je « passe »... oui, je passe... Oh la Lily, que de fois, je l’ai « passée » ! Toujours enceinte... toute envie d’avoir quelque chose dans le ventre... les yeux plus gros que le ventre... Et l’Agathe... avec son fruit coupable... plus coupable que le mien – il est beau, mon Baptiste, il joue de l’accordéon dans les bals.

Au quarantième jour de leur fruit... la charcutière trouva la solution... Mais j’ai eu envie de pleurer, pour la première fois de ma vie... comme lorsque Maxime, le père énorme de cette famille, est parti pour le Front (*Elle pleure.*) Ah, je l’ai aimé, mais je n’ai pas pu le dire. J’ai buté. Trop de douleur à franchir !... Aïe ! Aïe ! non, je ne veux pas souffrir !

Elle a réveillé doucement les trois endormis comme fait une nourrice, en leur tapotant la joue, en les redressant sur leur chaise, en ajustant leur capote, leur casque. Ce faisant, elle leur parle :

A bientôt... Au rire de Verdun ! (*En allemand* :) Tief-gründlich ! Feuerlich ! Tamen !

LES TROIS (chacun s’éveillant) : – Oh, Gott !... Gott mit uns !

Ils se mettent debout.

ALEXIS : – Les soldats allemands sont capables de futur. Les « Franzosen » n'en seront plus capables ! Gut ! Germanie !

LILY : – Féminie ! L'Allemagne est notre mère !

ALEXIS : – Énergie ! Énergie ! Kraft durch Freude !

TOUS : – Franzosen ? Franzosen !

EUPHÉMIE : – Trouver le squelette de Dieu ! Non, gratter les croûtes des plaies de sang séché de Jésus. Deux mille ans de croûtes ! C'est dommage qu'il n'ait pas vécu plus longtemps. Trente-trois ans, comme toi... c'est jeune, n'est-ce pas Baptiste ?

ALEXIS : – Alors, on y va ?

EUPHÉMIE : – Allons-y !

Ils sautent dans les tranchées (entre les lignes de chaises), tracent un chemin fictif de labyrinthe. Euphémie les guide. Ils circulent, sautant ou enjambant les obstacles. Début de la pyrrhique. Musique.

EUPHÉMIE :

– Ménade qui se rue en avant,
Chien errant de la nuit,
Nuit qui lâche, la tête en bas,
Les égarées à chevelures de serpents
Ardentes au sang versé...
Mort, je suis ta victoire.
Allons-y... Plus de gaspillage !

(Tant qu'ils sont dans les tranchées, Euphémie ne parlera plus.)

ALEXIS : – Nous tenons bon sur nos positions. *(Un temps.)* Ensemble, nous irons sabler le champagne chez Maxim's. Von Klück, von Bülow, von Molkte sont de grands généraux. Ils se sont mis en retrait pour former un front uni.

AGATHE : – Moi, von Molkte, je suis un artiste.

LILY : – Herr General ?

AGATHE : – Un artiste, est-ce que ça doit vivre en temps de guerre ?

LILY : – Nach Paris !

ALEXIS : – Écrivons en gothique ! Excellente cave, jolies filles !... Nous avons conservé l'apparence de la vie. Tenez, regardez, au bout de ma baïonnette... un pantalon de femme avec des dentelles !... Schön !

LILY (se grisant) : – La croupe saillante d'animaux épuisés... Un museau bavant de cheval mourant. Le cheval croule, s'agite, tremble, la tête tombe, la bête meurt... La pluie... *(Un temps.)* La boue... Elle monte par-dessus nos bottes !... Nous tenons toujours le chemin des Dames ! Il faut venger la défaite de la Marne ! Nous ne sommes pas des envahisseurs, Nous sommes le sel de l'Europe... « Des plaines françaises réclament des bottes allemandes ! » Aucun de nous ne se déclarera absent. Nous sommes impatients !

Redevenant Lily – se dégrisant de son rêve :

Qu'allons-nous faire des documents qui accusent père de s'être laissé tuer ?... Oui, père a écrit cela, dans un carnet. On n'a pas retrouvé son corps

mais le carnet, traînant dans la boue... comme une bouteille à la mer... Mon dieu, Père ! (*Se ressaisissant* :) Mein Gott ! Vater !

AGATHE : – Creusez, creusez ! La tranchée est pleine de cadavres Et de rats ! C'est l'Impasse aux Rats !

ALEXIS : – A boire ! A boire ! Kamerad Franzose ! Kamerad ! Zu Hilfe !

LILY : – Nous sommes là !

BAPTISTE : – Un pigeon annonce : « Anvers est envahi »... Un petit effort sur l'Yser... encore un petit effort ! Regardez les incendies dans le ciel ! Moi, le feldgrau du duc de Württemberg, je prédis un déluge de fer et de feu sur Dixmude. (*Musique. Puis il poursuit tout bas, sur le ton du secret* :) Enfoncez-vous dans les tranchées !

Les trois se baissent, se courbent, repliés sur eux-mêmes. Euphémie les taraude de sa baïonnette. Alexis marche à quatre pattes.

ALEXIS (à lui-même) : – Pourquoi dit-on qu'une femme a des « tranchées » après l'accouchement ? C'est pas la mort, c'est la naissance

BAPTISTE : – Vous, le bataillon fantôme, vous êtes noirs par la rage. Les écluses de Nieuport sont lâchées. La mer envahit le « shore ». La Terre-éponge n'éponge plus rien. Tenez, mes escogriffes !

Il lance un son comme un pet.

LILY (ayant ôté son casque, comme une Walkyrie) : – Cette boue cuisante de glace qui coule sur mes cheveux !

AGATHE : – C'est mon sang ! Repousse notre demande, haine du combat : – ramassons les morts. Sans se voir, nos parents, par delà la mort, se reconnaissent... oh, l'énergie éternelle des morts !... Kamerad Franzose, je t'aime ! L'eau monte avec lenteur, mais elle monte... l'eau des catacombes... Mère, ainsi que toute la famille ne compte plus nous revoir ; pas un de nous ne reviendra.

ALEXIS : – Des esquilles d'ossements me blessent. J'entre dans la cathédrale de Reims... Une angoisse m'étreint. Les Rois de France... Le sacre... L'Empire de Charles Quint... La belle Europe... Reims, Reims, ombre dans le vent !

Puis, soudain, à ses deux sœurs qu'il prend pour des soldats Français :

Franzosen ? Ia, natürlich !

Ils se battent avec des gestes non réalistes, lents et violents, oniriques... Leur gesticulation évoque la pyrrhique. Musique.

BAPTISTE : – Les mêmes – Français, Allemands – ... ils se battent à coup de crosse et de couteau. Ils s'égorgent au couteau, ils s'assomment à coups de crosse. Je déchire mes vêtements... Tenez, Père et Mère siègent au-dessus de nous dans le ciel. On se met à genoux et on rit tragiquement. On se jette du sang au visage. On jette du sang sur le monde éteint. On s'aveugle dans le sang. (*Musique : il se relève.*) Granat Werfen ! Minen Werfen ! (*Il fait un geste.*) Vous, Français, vous avez vaincu sur la Marne, sur l'Yser, en Lorraine, dans les Vosges. Nous, Allemands, reprendrons la Marne, l'Yser, la Lorraine et les Vosges ! Nous allons bombarder Paris et Londres : elles seront détruites !

Nous opérerons à l'aide de dirigeables... jamais vu ça !... Massiges ! Massiges ! En champagne, la Bergnase !

AGATHE : – Je ne sens plus mes pieds... attaque... contre-attaque... Mets ton index dans le creux de mon oreille, que je n'entende plus le bruit des obus... (*Lily fait ce qu'elle demande.*)

LILY : – Et maintenant ?

AGATHE : – Le brouillard... L'attaque est foutue... le bataillon d'en face hurle la Marseillaise... le chant des va-nu-pieds.

Marseillaise chantée par Baptiste, sans les paroles. Les autres chantent en contrepoint : « *Ich hatte einen Kamerade !* »

ALEXIS (*dans une vision*) : – Dans le grand froid, je suis torse nu, je me lave à la bruine comme un gamin de dix-sept ans... je déborde d'espérance... Je suis naïf et sauvage comme la vision de l'homme qui parle d'une autre vie... La foudre illumine la pluie immense... « Tu vas crever ! » crie le camarade... Si ton père te voyait, il te décorerait ! (*Un temps.*)

BAPTISTE (*en musique... dansant la pyrrhique*) : – Creusez ! creusez ! creusez ! Vous êtes à quelques mètres de vos ennemis !

AGATHE (*chantant*) :

– Dans la vallée de la Jossienne,
Un grand Allemand, von Lochow...

LILY : – L'empereur d'Allemagne assiste à l'opération. Nous allons montrer aux Français ce qu'est une attaque de vrais Prussiens... Les Français ne seront plus nos fiancés.

ALEXIS : – La ferme de la Demoiselle est violée.

AGATHE : – La demoiselle aussi est violée... Oui, Alexis, ce fut pire qu'un viol, cette haute chevauchée que tu me faisais mener, le soir, dans mon lit. Je me disais : « Père ne reviendra plus... Mère ne reviendra pas... » Nous avons dormi dans cette chambre jusqu'à seize ans sans nous séparer.

(*Un temps.*) Les Flammen-Werfen : nous lançons des jets enflammés à vingt mètres.

(*Un temps.*) Ruines sur ruines... ce sale petit jour... blafard... m'épouvante... Les tranchées s'effondrent... Pourquoi étais-je cette amazone ivre, aux yeux hagards, flambants d'inceste ?... Je demande trêve, Alexis, trêve du corps à corps. Jetons les cadavres par-dessus les parapets... Le bois jaune de l'automne est brûlé dans le glacial hiver... Oh, que j'aie un linceul comme le demandent les corps usés ! (*Folle* :) Annoncez cette nouvelle à l'armée... Je vais montrer comment meurt un officier allemand !... Je vais montrer comment meurt une femme qui a aimé la guerre, plongée dans la cuve interdite... Agathe du ciel... l'Espoir !

ALEXIS (*répondant à Agathe*) : – Capitaine Junker, capitaine Schafer, capitaine Schreder, capitaine Schläger, capitaine Heins, capitaine Findeisen, capitaine Höhleemann, capitaine Hoffenrath... capitaine... capitaine... Vous êtes de gros rats. (*Il danse sur place.*) Ho ! Ho ! Ho !... Dans les instants de massacre, il n'y a plus de douleur ni d'angoisse...

Tous les trois dansent une pyrrhique martelée. Seule Euphémie continue le fox-trot de la séquence précédente.

Ton corps, Agathe, de rose cru... qui voulait, ne voulait pas... ton corps qui devenait une cible.

LILY (déchaînée) : – Femmes en Woëvre ! moi aussi je danse avec vous... C'est celui-là que j'aime, l'homme du Front, qui m'a trahie ! (Elle ramasse un sac de jute, y enfille ses jambes et se met à sautiller.) Ingrat ! Bien-aimé ! Ingrat ! (Elle prend dans ses bras, tour à tour, Agathe, Alexis.) C'est toi ? C'est toi ? (à Euphémie :) C'était donc toi ! Pourquoi as-tu fait cela ? Me l'avoir pris, le fiancé. Père ne t'avait donc pas suffi ? Je ne suis pas seulement facile aux hommes, mais dure et vengeuse.

ALEXIS : – Qui conduira les hommes à la guerre, plus tard, puisque nous n'avons pas eu d'enfants ? (Un temps.)

BAPTISTE : – B.B.... des bébés... (Tandis que reprend le fox trot, il bêle comme un agneau :) Bê ! Bê !

ALEXIS (dégrisé, ironique) : – Je me souviens d'une opérette allemande « Mutter Courage » ; un écrivain Allemand a tiré à la ligne de grands sophismes sur la guerre... je ne me souviens plus de son nom.

BAPTISTE : – B.B.

ALEXIS : – Brigitte Bardot ?

BAPTISTE : – Non, Bertolt Brecht !

ALEXIS : – Connais pas. (Un temps.) C'est toi, Martel, qui tire ? Quand même, tu aurais pu faire attention. (Il se couche sur le dos.) Un Français est lancé, dans la fumée, à une dizaine de mètres. Il retombe la tête en bas, bras et jambes écartelés. Il miaule... le ciel est jaune de mélinite... un vrai paysage de lune... et ce nuage jaune et vert... c'est lui, la saloperie qui brûle.

BAPTISTE : – Un nuage de chlore qui asphyxie.

ALEXIS : – Prenons nos masques à gaz !

Sauf Euphémie, ils prennent les masques mais les gardent à la main. Seul Alexis met son masque – et parle à travers.

EUPHÉMIE : – Ça sent le soufre. (Elle rit.) Le diable, probablement !

BAPTISTE : – Deuxième bataille d'Artois. (Puis elle annonce :) Le Kronprinz de Bavière !

ALEXIS : – La cheddite !... La fumée noire... (A Agathe :) Tu pleures ? (A Lily :) Tu trembles ? (A Euphémie :) Et toi, la goguette, tu ne dis plus rien... Tu abandonnes tes bagages. Qu'est-ce que tu respirez ? Tu meurs par essoufflement... comme les soldats ? Quoi ! Qu'est-ce que c'est que cette parodie ? Tu te crois chargée de destins ? Tu tricotes des chandails pour les morts ? (La secouant :) Es-tu mon père, le grand guerrier ? As-tu son œil pur et fixe ? Vois-tu mon père ? Le vois-tu ? Et vois-tu Mère, dans la plaine aux cadavres, qui ouvre ses bras... et les referme, coquille vide ?

Regarde les arbres de la route ; ils s'abattent, le Cabaret Rouge s'écroule (Il la promène.) Nous sommes dans le labyrinthe. Plus d'eau. On boit son urine (Les autres suivent dans le labyrinthe.)

Le ventre de celui-là est ouvert. Mesdames, à vos affaires ! Je parle aux corneilles. Belle ! Belle ! on m'a tranché la carotide. Fauche le bataillon ! Ah, je suis dans une tranchée française ! Un déserteur Français nous a tout dit... un déserteur Allemand leur a tout dit.

(Salut militaire.) A mes morts isolés, vieilles forteresses de rêve !... Dans la vallée de la Dormoise, la pire attaque nous vient des mouches. *(Il reste hébété.)*

AGATHE ET LILY (comme en une litanie) : – Village d'Auberive... Souain... Butte-du-Mesnil... Main de Massiges... rêveries de forteresse... rêveries...

AGATHE (à Lily) : – Donne-moi ta main ! Tiens, l'index et le médium sont pourris, ils vont tomber... gangrène. *(Elle fait bouger les doigts de Lily et, comme une diseuse de bonne aventure :) Hein, vieille salope ! (Lily veut retirer sa main ; Agathe, violente, la retient ; elle met l'index dans le creux de la main de Lily.)* La brèche est faite dans la tranchée ! La percée ! La trouée !

BAPTISTE (coups de sifflets, saccadés, violents) : – Ils ne savent pas ce qu'ils font !... Nous prenons plaisir à vous voir souffrir et cela ne nous rapporte rien !

ALEXIS (allant vers Baptiste) : – Toute la famille va mourir. Il n'y aura pas de rédemption... pureté de la race des Vendroux de La Bastide !

Que veux-tu, frère Baptiste ? Le remords est rare chez les grands... Lave-moi les pieds ! Il le faisait bien, Lui, le soir de la Pâque. Landru aussi demandait qu'on lui lave les pieds pour se payer la tête de la société. Lave-moi les pieds, Baptiste.

Baptiste prend les pieds d'Alexis et les lave l'un après l'autre.

Pourquoi Dieu a-t-il voulu diminuer son fils ? Pourquoi, lorsque j'étais en sarrau, à l'école, le maître m'a-t-il giflé injustement ? Pourquoi ce maître, comme ce Dieu pour son Jésus, a-t-il voulu me diminuer ? Il m'appelait « race de larrons » *(Un temps.)* Églises mortes, paroisses mortes, cathédrales englouties... plus rien de toi, mon Dieu !

Débarrassez-moi des poux !

Agathe et Lily viennent à lui et de leurs doigts écrasent les poux dans la chevelure d'Alexis. A chaque pou écrasé, un petit gong retenti et c'est Euphémie qui relance Baptiste.

ALEXIS : – Vous me dépouillez comme on dépouille le lion de Perthes. Les gaz ! les gaz ! les gaz ! *(On lui met le masque ; elles mettent le leur.)* Père, tu meurs, une balle dans le dos... bientôt... résigné comme quelqu'un qui a fait ses comptes avec la mort... et qui savait ce qui se passait à la maison.

Euphémie fait un signe à Baptiste.

BAPTISTE : – C'était le repaire du diable.

AGATHE : – Ça balance vers la mort.

LILY : – La grande détresse.

ALEXIS : – Arrosons-nous de chlorure de chaux... Heldentaten, Heldengräber...

Ils avancent lentement vers le public, masqués, poussés par derrière, avec délicatesse, par Euphémie :

Clameront-ils, encore, ces héros, comment l'Empire est né ? Clameront-ils, encore, ce qui peut le maintenir ?

AGATHE : – Nous marchons, aveugles, dans les tranchées, sous la froide lumière de l'aube.

LILY : – La tranchée est notre terre natale...

BAPTISTE : – Promise.

LILY : – Détresse de l'aube.

AGATHE : – Douleur de l'aube.

ALEXIS : – Adieu à la nuit dont le sein fut d'absinthe... Ô la maison paternelle !

AGATHE (*Pendant qu'elle parle, ils se figent à l'avant-scène, éperdus de vision*) : – Est-ce le calme qui se calme, l'accalmie ? Le bruit de la mitraille qui s'éteint ? Les corneilles qui désertent ? Et maintenant... les moustiques ? les mouches ? les rats, les maladies qui serpentent, féroces, invisibles, qui allongent leurs tentacules dans l'air, dans la soupe, dans l'eau fangeuse ? Allons-nous manger notre pain à genoux dans la boue ?... Tous les cadavres sont noirs.

EUPHÉMIE : – Ô mes guerriers calmes et résolus, vous commanderez dans l'autre monde. Je ne servirai plus.

Elle les devêt – Alexis l'étant déjà à moitié. Ils sont à présent en tenue victimaire. Ils ont ôté leur masque à gaz. Fin des Tranchées.

Musique.

Ils s'asseyent pour la séquence Verdun, tous les quatre disposés en carré.

V

PASSAGE VICTIMAIRE AU BLANC

(jeu de massacre immobile)

Le ton est ici celui de la dépossession. Ils veulent « posséder » le cadavre.

BAPTISTE (*costumé en garçon de café, puis en personnage de music-hall*) : – C'est pour dîner, mon lieutenant. Vous êtes seul ? Voici le menu.

EUPHÉMIE : – Il nous fera toujours rire, mon Baptiste. Il adore le music-hall.

LILY : – Vous y croyez encore à cette attaque sur Verdun ?

ALEXIS : – Verdun, non. Partout ailleurs, oui.

EUPHÉMIE : – Taratata.

ALEXIS : – Grandissime attaque !

EUPHÉMIE : – Question annexe.

LILY : – Traquenard. Saigner à blanc. Rien à espérer.

AGATHE : – Les jeunes turcs du G.Q.G. disent : « Verdun, non ! » Mais le bois des Caures, le Mort-Homme... oui...

EUPHÉMIE : – Pas de liaisons entre nous.

ALEXIS : – Mortiers de 420. Krupp ! Krupp ! Bouche à feu ! Lance-flammes !... Attaque. Attaque. Kriegspiel. On est fait comme des rats.

BAPTISTE (musique – rythmée) : – Ça commence ! Ça commence !

EUPHÉMIE : – Belle marquise, les rats sont entrés dans la ville.

AGATHE : – La mort en vue de rien ? Alors, plus d'agonie. On a vaincu la mort ? Nous sommes un peuple à part. Père va mourir à Verdun.

On entend quelques aboiements.

LILY : – Sale temps !

ALEXIS : – A la grâce de Dieu ! (*Un temps.*) Ce n'est quand même pas une phrase banale !... (*Ils rient.*) Inventons Verdun... en attendant Verdun.

AGATHE (un peu mondaine) : – Une petite pluie pour la main... Ma main entre dans la chambre des parents... Comme le vent. Mais la main reste sur le seuil et dit : « Me voilà ! » J'étais une enfant qui trouvait naturel que l'homme et la femme aillent ensemble.

EUPHÉMIE : – Oui, déjà, la femme du serpent...

LILY : – Ils s'approchaient et baissaient leur cou de taureau, tous les hommes que j'ai aimés.

BAPTISTE : – Je cherche une fausse note. Un caillou dans la chaussure.

ALEXIS : – Il a peut-être été enterré vivant ?

AGATHE : – Mère ne l'a pas trouvé. Je veux aller voir tous les cercueils. Il y a souvent d'étranges traces dans les cercueils...

EUPHÉMIE : – Mourir à plusieurs, quelle horreur !

BAPTISTE (à sa grosse caisse) : – Feuer ! Feu !

AGATHE : – La neige des arbres tombe doucement.

EUPHÉMIE : – Allez, Kiki, à la niche, sale klebs ! Mais tu n'as pas de niche... Les marmites éclatent. Tu vas sauter avec. Tu n'es pas un homme, toi, mais ce qui est né de l'innocence. Veux-tu venir ? Allons, viens ! A la niche... « Boniche » !

AGATHE (à Euphémie) : – Oh, ta cervelle a giclé sur ma capote !...

EUPHÉMIE : – Vous n'entrerez jamais à Verdun !

Musique.

ALEXIS (se levant, montant sur la chaise) : – La guerre ne doit plus se faire reconnaître.

AGATHE : – Un visage apparaît dans le déluge de fer.

LILY : – Celui du proxénète : le feu !

EUPHÉMIE : – Moi, avec ma chevelure tressée de serpents sans nombre !

ALEXIS (ne l'ayant pas entendue) : – Père, pardon.

EUPHÉMIE : – Tous les soirs à la veillée, dans ce vieux château désenchanté, ici à la cuisine, pendant que les sœurs tricotaient ou brodaient et

s'abîmaient dans des songes sans fin, je tressais des cheveux de serpent. Le couronné m'attend...

BAPTISTE : – Christ peut attendre. Nous l'avons connu trop tard.

ALEXIS : – Le chien Kiki navigue dans la canicule infernale qui a succédé à l'hiver. Boches tombeurs nous sommes. Tout soldat se prostitue.

LILY : – Les canons fuient, la carapace du fort a cédé.

ALEXIS : – La chamade. Mère, berce-moi !

BAPTISTE : – Douaumont « ist gefangen » !

ALEXIS : – Douaumont est tombé !

Reprise du ton de conversation. Ils sont « à table », distribuant les cartes.

AGATHE : – Deux sœurs, un frère...

LILY : – Je passe.

ALEXIS : – Parole.

EUPHÉMIE : – Ça traîne.

AGATHE : – Deux trèfles.

ALEXIS : – Un as... de cœur.

LILY : – La nuit a repris. Il est vingt-deux heures.

ALEXIS : – Au milieu des rats.

EUPHÉMIE : – Pétain est là, tout va bien.

TOUS : – A « Verdoun » ! A « Verdoun » !

ALEXIS : – Saigner la France à blanc.

LILY : – La classe 17.

AGATHE : – La voie sacrée...

LILY : – La déroute.

AGATHE : – Le bois des Corbeaux.

ALEXIS : – La crasse. La pourriture. L'envie de vomir.

EUPHÉMIE : – Laisse-le poser culotte en paix !

On rit.

TOUS : – En paix !

ALEXIS : – Fermez le carré !

Ils se rapprochent les uns des autres ; après quoi toutes vont monter sur une chaise.

AGATHE : – On dort, on mange, on rit, à côté des cadavres... Père n'est toujours pas là !

LILY : – Les hommes sont fous de guerre. Dans le grand assaut de Douaumont, la terre craque, se hérise, le Mort-Homme tombe.

AGATHE : – Odeur épouvantable !

EUPHÉMIE : – Kiki, reste-là. N'y va pas. Ce n'est pas pour toi, c'est pour les hommes.

ALEXIS : – Les Allemands sont entrés dans le fort comme des chats. L'âtre fumée envahit tout. Personne ne peut bouger. Les balles ricochent le long des murs. Quatre pigeons tentent de s'envoler. (*Il tousse.*) Sommes à toute extrémité... Halte-là, la France ! Le Fort se rend. Garde à vous ! Voilà la clef de la reddition. Merci !

EUPHÉMIE : – Allons, viens Kiki, c'est fini. Je te l'avais bien dit.

TOUS (après un temps) : – Père !

BAPTISTE / LA VOIX DU CHRIST : – Abba !

ALEXIS (après un temps) : – Père est mort, on ne sait comment.

AGATHE : – Mère le cherche. Mère va mourir... comme un soldat inconnu.

LILY : – Le feu achève tout.

BAPTISTE : – A la lueur des bougies, cire tes bottes... Ils se sont aimés, Père et Mère. Ils lévitent comme des mariés.

AGATHE (chantant) : – Dans la plaine des morts...

Puis, drôle :

– « Dis, l'as-tu vu, gui au galop,
Du temps qu'il était militaire ?
Dis, l'as-tu vu, gui au galop
Du temps qu'il était artiflot
A la guerre ?... »

Tous reprennent le couplet.

AGATHE : – Alors inventons Verdun. Le gaz a croix verte, c'est mortel. Tu tousses...

LILY : – Tout le monde crache. Ça hurle à mort... comme dans un puits.

ALEXIS : – On va être grillés là-dedans comme des sauterelles !

BAPTISTE : – Jour J. 23 juin.

ALEXIS : – On patauge dans le sang.

AGATHE : – Batterie haute.

LILY : – Ils ne prendront pas Verdun.

EUPHÉMIE : – Oh, le puceau, il n'a pas encore vu le feu !

LILY : – Le grand machin.

ALEXIS : – Les artiflots... font leur boulot.

AGATHE : – Prenez de la gnôle !

LILY : – Non, du schnaps. « Poile »-t-on ce soir ?

ALEXIS : – Oui, p'tits poilus.

EUPHÉMIE : – Poil au cul !

AGATHE : – La broussaille du tonnerre.

LILY : – Paris et Londres se voilent la face.

ALEXIS : – La face lâche.

AGATHE : – Un million d'hommes s'est enfoui.

LILY : – Vive la France !

ALEXIS : – Deutschland über alles !

AGATHE (reprise du chant d'Agathe) : – Dans la plaine des morts...

Puis, à nouveau :

« Dis, l'as-tu vu, gui au galop... » etc.

BAPTISTE / LA VOIX DU CHRIST : – Et j'ai vaincu le monde !

Après avoir disparu un instant pour se changer, Baptiste vient de réparaître en personnage de music-hall, très déguisé – un peu à la mode des cabarets des Années folles.

BAPTISTE : – Dieu crée, l’homme assassine, c’est nécessaire. Si le père n’engendre plus le fils, il ne crée plus le mal, mais les êtres finis amuseront toujours Dieu et le distrairont de sa solitude. Dieu devrait se suicider... je vais le lui dire... mais être un assassin, c’est être un Dieu... alors comment s’en sortir ? Ben... les Barbares !

Dieu est ignoble parce qu’il est malheureux. Ça y est : je suis le père. (*Comme s’il était le père :*) Je suis sans tombe. La tombe n’amuse pas Dieu.

Ce n’est pas la mort qui arrête les hommes, c’est la certitude de l’arrêt de mort. Moi, je suis immortel, je suis le rythme, la musique...

Moi, le père, Monsieur Vendroux de La Bastide, j’ai toujours gardé l’espoir même sous la gueule du canon. Je suis un homme à particule. Mon nom tombe. La particule reste.

Regardez sur la vitre, un éclair rouge. Maman !

EUPHÉMIE : – Oh, les chauves-souris sont revenues ! Elles nous grignotent : des têtes de bébés...

BAPTISTE : – Je prends mon grand sabre allemand, un étalon de chocolat. (*Un temps.*) La mort est à nos trousses et ne se soucie que des lieux... les lieux de Verdun... le tohu-bohu de la terre dans la marmite... la bataille de la Somme ; ils tenaient leurs têtes arrachées dans leurs mains et ils avançaient vers l’au-delà avec leurs yeux de mica. Un filet de sang coulait par la bouche entrouverte.

Le brouillard devant nous, Douaumont Kaputt !

Moi, le père, Kaputt !... tu seras puni ! Alexis...

Si tous les cas d’inceste devaient être jugés et condamnés selon la rigueur de la loi, cela provoquerait une révolution. Là-dessus, les Allemands sentent encore plus mauvais que nous (*Il entonne un thème de Wagner.*)

ALEXIS : – Oh, mon Dieu, tout cela vous a une petite allure de fête.

EUPHÉMIE : – Donnez-moi la main.

Ils font une ronde enfantine (musique). Baptiste vient ensuite avec les drapeaux français et allemands dont il se drape pour “faire” comme s’il était le père et la mère qui meurent. Baptiste se met torse nu. On lui passe une perruque de cheveux blancs, puis une barbe blanche, qui évoque la figure de Dieu.

EUPHÉMIE : – Allez, va, Baptiste, tu es le fantôme-frontière !

BAPTISTE (à la ronde qui s’immobilise) : – Parle à ta mort, horloge errante !
Il relève progressivement la jambe droite de son pantalon.

BAPTISTE : – C’est Monsieur-Temps, et l’autre, c’est Madame Moi-Mère...

Un temps.

– Fi donc, père de famille,
Fils de pigeon à particule,
La chevalière au doigt
Mais nourri dans une étable...
Serai-je Dieu
Si je meurs ?
Le plaisant Dieu

Qui fait « chut » à tous les humains...
 Il a dit qu'il ne nous dirait rien
 De la mort.

Il roucoule.

Moi, le pigeon bagué,
 On ne sait pas encore si ma mort
 Annonce victoire ou défaite...
 Ne regardez pas ma culotte,
 Pardon, mon pantalon...
 Nous sommes après la Révolution,
 La prude sanguinaire.
 On y portait la culotte
 Comme moi maintenant

Il relève son autre jambe de pantalon.

Les jambes gambillaient allègrement.
 Je ris, je ne sais pas pourquoi.
 Je vais mourir bientôt. Ça doit être pour cela.
 Mes enfants, sont-ils trois ou quatre, ou Un...

Le pendu au-dessus de nos têtes ?
 Je suis bien vert pour mon âge.
 Blanche est ma barbe
 Qui fait que je suis Dieu le Père...
 Ah, mon auréole
 Faiblit comme une bougie s'éteint
 Depuis qu'il est né, ce quatrième.
 J'avais une capote qui me battait les jambes,
 Bleue comme mes cieux...
 Mon épouse arrive sur le champ de bataille
 Où je suis mort parmi les morts.
 Elle me cherche et ne me trouve pas.

Un temps.

Mon quatrième, mon unique, le baptisé et le baptiste,
 J'aurais pu le placer aux Enfants trouvés...
 J'aurais dû aussi essayer de l'Assistance publique
 L'agneau aurait bêlé dans le ruisseau...
 Oh, oh, l'œil modeste de mon épouse
 Morganatique – mariage blanc ! (*Un temps.*) Euphémie !
 Marie, mère de Dieu.
 Pétain m'a demandé de mourir d'une embolie
 Pour qu'on ne dise pas
 Qu'à Verdun, c'était l'abattoir.
 J'ai ouvert la bouche
 Et un boulet, non un obus
 M'est entré dans le gosier.

Je suis mort à la grande guerre.
 Venez, anges, archanges et martyrs,
 Messieurs, me voilà mort
 Qu'allez-vous faire de moi ?
 J'étais pourtant équarri pour l'éternité.
 Deux mille ans qu'on imite mon fils
 Sans avoir rien compris de ce qu'il a fait.

Un temps.

Mes enfants, ça y est ! Pleurez !

Il se débat dans les drapeaux ; il va en émerger avec un soutien-gorge et une autre perruque : c'est la mère.

TOUS (psalmodiant) : – Mère ! mère ! mère !

BAPTISTE (qui s'accompagne à présent à l'harmonica) :

– Moi, la mère,
 Je l'ai cherché, le père...
 Et je ne l'ai pas trouvé.
 Comme les femmes saintes,
 Les trois Maries...
 Mère de Jésus, oui, moi, Marie,
 Marie de Magdalène,
 Et Marie... qui était la troisième ?
 Eh bien l'autre Marie... de Sémélé, de Manassé...
 Mulier quid ploras ?
 Elles ne l'ont pas trouvé
 Et l'autre veuve, les autres veuves
 De cette guerre, l'ont-elles trouvé ?
 L'ange Gabriel a fondu leur chair.
 Trois enfants j'ai eu
 Et un autre aux cheveux d'or, le Baptiste
 Mon enfant m'a touché la joue et je suis mort.
 Hop ! Hop ! je monte au ciel
 Instantanément... un poilu inconnu
 M'a reconnu...
 Pourvu qu'il ne se soit pas enfilé
 La tête première dans la terre.
 « Tu n'es pas coincé, au moins, mon Dieu ?... »
 Je monte, je monte, c'est mon assomption.
 Il me semble que je me déshabille.

Liturgie du dévêtement. Baptiste, délesté de tous ses attributs de jeu, est tout seul.

Grand soupir prolongé de tous – rythme, musique des lèvres, des joues, des doigts.

On commence à s'apercevoir que Baptiste n'était que le relais du diable, en l'occurrence Euphémie.

*Euphémie ne tient pas en place.
Après un moment d'immobilité, Baptiste s'agite et danse une gigue, toujours
jambes nues.*

BAPTISTE :

– Monsieur Temps et Madame Moi-mère, nous filons
Un mauvais coton. Mais je sais que M. H. va venir.
J'ai la mémoire myope, myope, myope.
Je vous conseille une paire de jambes, dernier modèle.
Elles sont fabriquées à Taïwan
Par des prisonniers
Dans une prison, dernier modèle
Où ils jouent un jeu, dernier modèle,
Une opérette très française entre cour et jardin
De Jean Plantagenêt – côté cour, surtout –
Pas de sang mêlé !
Avec mes jambes
Je suis le diable à l'ancienne.
Avec ce sang nouveau,
Suis-je bien ton fils,
Le naturel, d'amours ancillaires ?... Celui
Du vieux qui est mort au champ de bataille ?
Oh, mes jambes s'écartent !
Mes jambes et moi, nous étions très attachés
L'un à l'autre. Un tronc avec des choses, mâle et femelle, béance
Et prolongation.
Mes enfants sont nés d'entre nos jambes...
Enfoncez-vous maintenant dans la terre,
Renoncez au ciel bleu.

*Il fait mine de s'enfoncer, tandis qu'Euphémie s'agite violemment. Il s'enfonce
encore... Un temps.*

TOUS (chantant) : – Te Deum, etc.

BAPTISTE (en place) : – Maman, est-ce que cela existe, la Terre ?

Il rit désespérément. Musique.

Après un moment d'hébétude provoquée par ce qu'ils ont vu en rêve :

ALEXIS : – Eh bien, quoi ?

LILY : – Eh bien, quoi ?

AGATHE : – Eh bien, quoi ?

EUPHÉMIE : – Eh bien, quoi ?

*Ils s'asseyent. Euphémie va chercher un tricot pour Lily, une broderie pour
Agathe ; elle prend ensuite un écheveau de laine, le pose sur les mains tendues
d'Alexis et tire la laine de l'écheveau pour en faire une pelote. C'est une soirée
d'hiver près d'un fourneau qui ronfle, dans une cuisine de château, seule pièce
où l'on vit. On est décidément pauvre. On est bien au-delà de 1918 : en 1939...
mais comme de retour au point de départ.*

AGATHE : – Est-ce toujours la paix ?

ALEXIS : – A la Chambre, à la Société des Nations, on prononce des discours enflammés sur la paix... rien que la paix...

EUPHÉMIE : – Tenez vos mains, plus droites, Monsieur Alexis. Je n'y arrive pas.

ALEXIS : – Qu'est-ce qu'on mange ce soir ?

AGATHE : – Pense aux poilus qui avaient faim dans les tranchées.

LILY : – Et l'Allemagne, souffre-t-elle ?

EUPHÉMIE : – Très bien comme cela, Monsieur Alexis.

ALEXIS : – L'Allemagne ? Elle mange et elle affame. (*Tout à coup :*) Entendez-vous Père ? Il appelle !...

EUPHÉMIE : – Prenez une tisane. C'est fini tout ça. Ne lâchez pas l'écheveau.

AGATHE : – Moi aussi, je l'entends quand je fais ma prière le soir avant de me coucher.

LILY : – Et qu'est-ce qu'ils disent maintenant, les gens, à Dammartin ? Qu'est-ce qu'ils disent de nous ?

EUPHÉMIE : – A la messe, dimanche dernier, un homme est venu se placer à côté de moi, tout contre moi. Il m'a glissé un billet dans la main. Excusez-moi, ce n'est pas correct, ce que je vais dire... Pendant l'Élévation de l'hostie, quand tout le monde baisse la tête, j'ai lu le billet. Il y avait écrit : « Comment vont vos fous ? Est-ce que vous les rendez fous ? Quand ils seront complètement fous, venez me voir. Je vous épouserai, j'ai de l'argent. Faites leur vite rendre l'âme. Vous savez ce que je veux dire. »

Je ne connaissais pas cet homme. Quand j'ai eu fini de lire et que tout le monde relevait la tête, je l'ai vu disparaître. En partant, il s'est tourné encore une fois vers moi... je lui ai fait un bras d'honneur... oui... dans l'Église... à la messe, pendant l'élévation !... Je n'irai pas à ce rendez-vous. Je préfère rester ici, avec vous. Je ne veux pas me marier... (*Un temps.*) Ne baissez pas vos bras tout le temps. Ça y est quand même : j'ai fini. La paix, ça se tricote.

BAPTISTE (*copiant de la musique ou chantant « Douce France, doux pays de mon enfance... »*) : – Mère, qu'est-ce qu'il y a après la mort ?

Euphémie : – Rien.

BAPTISTE : – C'est énorme ça, rien...

EUPHÉMIE : – Joue, mon ange. Ne t'occupe pas de cela.

Elle prend le chandail des mains de Lily et va l'essayer sur Baptiste ; puis s'adressant aux autres :

Habillez-vous !

Ils partent s'habiller derrière les paravents et reviennent avec leurs costumes 1939, mais déchiquetés, transposés.

EUPHÉMIE (*à Baptiste*) : – Mon fils, la Justice s'avance. Tu seras mon vengeur mon fils bien aimé. Tu feras de la musique. Tu ne seras pas curé sur-tout ! Il va venir, Monsieur H...

LILY (sortant la première de derrière le paravent) : – C'est bien, cette tenue, pour chanter le vieux cantique ?

AGATHE : – Et moi ? Et moi ? Je chante, moi !

ALEXIS (vêtu d'une chemise très effrangée) :

– De la frange, de la frange !

Nous sommes « nés » que diable !

Qu'as-tu, Euphémie, ma noire ?

EUPHÉMIE : – Regardez la vitre : les chauves-souris sont revenues. Des tous petits vieux. Des toutes petites vieilles. Les gens du village ont bien vieilli. (Elle s'approche de la vôtre.) Laissez-les mourir en paix. (Elle va mettre sa robe garance.) Oui, en paix (Elle arrange ses voiles noirs.) Tout le monde sur le pont maintenant !

Elle manœuvre les poulies et fait descendre le christ en croix. Musique.

Chacune des deux sœurs va soutenir les bras de la croix. Alexis la soutient par le pied.

AGATHE : – Qu'il est doux à l'homme de tirer le drap sur sa face !

LILY : – Qu'il est lourd !

EUPHÉMIE (qui guide la manœuvre) : – Dieu est toujours lourd à porter.

AGATHE : – Fais attention de ne pas l'accrocher.

LILY : – Où va-t-on ? Vers les chaumes !... les blés ont été coupés. « Nous reviendrons pour les vendanges. » Ils ne sont pas revenus.

AGATHE : – Était-il la paix ou l'épée ?

ALEXIS : – Une étoile a filé.

EUPHÉMIE : – Faites attention à ne pas le heurter. Il est fragile cet oiseau ! Allez, épauale contre épauale.

LILY : – Il a perdu beaucoup de sang. Il pourrait bien perdre ses os.

AGATHE : – J'ai le goût du martyr. Je voudrais prendre sa place...

EUPHÉMIE : – Toi, jamais !

AGATHE : – Alexis, venge-nous !

ALEXIS : – Vers qui se tourner, ô Christ ?

AGATHE : – Il n'y a plus de christ. celui que nous portons est un nouveau Caïn... Alexis, venge-nous !

ALEXIS : – Je n'étais pas là, Père, quand ton corps a sombré dans la terre.

AGATHE : – Je n'étais pas là.

LILY : – Je n'étais pas là.

EUPHÉMIE :

– Arrêtez-vous, il n'est plus rien !

Musique. Elle commence le démembrement, suivie par les autres.

Enfournez-le !

Ils jettent les fragments dans la gueule du four.

Chargez et que ça fume !

Brûle, roi des juifs !

Musique. Ils rient.

Maintenant, dansons !

Fox-trot endiablé.

La croûte du monde...
 Les victimes auront tort. Tout sera justifié.
 Le mal sera banal.
 Voilà ce que pense une humble femme. Une servante.
 L'homme a des vertiges, c'est son droit.
 La liberté épousera le crime. Finie la guerre et vive le crime !
 Cette nuit sera le triomphe de la servitude.

Un temps. Ils dansent.

Votre père, c'était une voix ancienne !

On entend une voix formidable.

DIEU :

– Si vous avez besoin de mon fils, cherchez-le dans le four !

La danse s'accélère, puis soudain s'arrête.

Aide-moi, mon fils, Baptiste est ton nom...

A Agathe :

Répète, Agathe : Une main scélérate a tué ton père !

AGATHE :

– Une main scélérate a tué mon père.

EUPHÉMIE :

– Répète, Lily : Une main perfide a tué ton père.

LILY :

– Une main perfide a tué mon père.

EUPHÉMIE (à Alexis) :

– Alexis, hurle sur ton père abattu !

Hurlement d'Alexis.

EUPHÉMIE :

– La limite est atteinte. On a crié derrière son dos !

Aidée par Baptiste, elle se livre à des manigances meurtrières: overdose pour Agathe, étouffement par bouillie pour Lily, camisole de force pour Alexis – le tout sur fond de musique.

AGATHE (entrant dans le coma, en un murmure « legato ») :

– Vers quelle demeure, tu me conduis, mon Belzébuth ?

J'achèverai là-bas de vieillir.

La goutte pâle du venin d'inceste

Remplira mes veines comme un fleuve alimenté par son affluent.

Ma patrie est là où il n'y a plus rien

Que ce qui se ressemble.

Père m'attend

Sur la rive du fleuve impétueux.

Les mains de mon père qui gît sur le dos

Se tendent vers moi... et nous nous effondrons ensemble

Sur le champ des douleurs, des batailles...

Il déborde d'eau morte qui efface les frontières

Entre Père et Fille.

Il est bien tard déjà dans le printemps... et les lilas vont se rouiller.

Un temps.

Respire la chaude vie sans obstacle !

Le premier inceste fut un rapt.

J'ai osé avec lui...

C'était un homme du pays désert, des dépouilles...

Aigle – Alexis !

Passage à nu quand ton pied cherchait le mien le soir

Dans mon lit.

Pour moi, il y a de la clarté noire, là-bas,

Comme en amont...

En plus d'un cœur humain.

Elle aboie et succombe.

EUPHÉMIE :

– S'il y a de l'opium, il n'y a pas de religion

Elle la baise aux lèvres.

Meurs et ressuscite !

Pendant ce temps, Baptiste a préparé la bouillie ; il revient avec un entonnoir qu'il enfonce dans la bouche ouverte de Lily. Euphémie y verse la bouillie brûlante.

BAPTISTE : – Fouis la bouillie ! Brûlante, la bouillie !

LILY (cris d'étouffement et de brûlure) :

– Laisse-moi mourir tranquille !...

Je veux dormir...

Je ne veux plus être une lampe dans la nuit...

J'ai toujours eu le ventre avide,

J'ai changé les hommes en miettes de chair rouge

Comme des baisers de fraise écrasée...

BAPTISTE :

– Ne verse pas trop vite, mère.

Verse-lui doucement le secret de sa passion...

Nous demandons misérablement notre pain à des lois.

Lily s'évanouit. Euphémie la gifle pour la faire revenir à elle.

EUPHÉMIE (dérisoire) :

– La faim, c'est un principe révolutionnaire.

L'estomac, ce sera la conscience européenne.

LILY (revenant à elle – on lui ôte l'entonnoir) :

– Oh, ce cheval fou, la famine...

C'est impossible.

Rechignante araignée, le pouvoir,

Que fait-il ?

Il attend.

Une famine, deux famines...

Il attend.
 Une émeute, deux émeutes...
 Il attend.
 Un viol, deux viols...
 Il attend.
 Et cent ans de misère !

EUPHÉMIE :

– La mort, son brouillard de lait...
Elle lui baise les lèvres.

Meurs et ressuscite !

Euphémie et Baptiste vont à Alexis et lui passent une camisole de force. Ils s'agenouillent au pied de la croix.

ALEXIS :

– Ne suis-je pas un descendant des chevaliers de l'Aigle blanc ?
 Dans le fond j'étais un assassin...
 Une petite pluie pour la main, as-tu dit, Agathe.
 Le vent a tendu la main,
 Je suis entré dans la chambre.
 Mon père et son cou de taureau...
 Peut-être a-t-il été enterré vivant ?
 Il y a des traces étranges
 Dans les cercueils.
 Peut-être a-t-il écrit son nom sur le bois intérieur
 Comme font les amoureux, les prisonniers.
 Mais a-t-il connu le coffre ?
 A moins que cela soit Lui...
 Je suis pur ! je suis pur ! je suis puni
 Parce que je suis fou.
 La neige s'est abattue sur la Champagne
 Et sur l'Argonne.
 J'ai peur de ne plus voir renaître le bel été.
 Est-ce pour demain ?
 Je vais partir pour la guerre, cette fois
 L'air sec suffit à mon bonheur.
 Le joli mois de mai...

Il bave.

Le son est coupé,
 La bouche ne dit plus rien,
 La nuit s'est éteinte...

Il succombe.

EUPHÉMIE :

– Arrache tout !
 Il y a eu des siècles où l'on acceptait la souffrance,
 Les amputations féroces... sans plainte... et sans mourir mieux.

Les douleurs d'âme, les folies d'âme
 Ne sont pas autre chose que de la punition.
 Tu n'as pas combattu,
 Bats-toi, maintenant.

Elle le baise aux lèvres.

Meurs et ressuscite !

A Baptiste :

Maintenant, Baptiste, quitte-moi.
 Que vas-tu faire dans la paix ?...
 De la musique !

Baptiste joue une « belle » musique... Euphémie monte sur la croix, prenant la place du Christ : les longs voiles la drapent ; sur sa tête, la couronne de serpents.

A moi, maintenant !

LES AUTRES (dans la mort) :

– Descends de cette croix !

EUPHÉMIE :

– J'avance dans le temps, les yeux voilés.

Je redeviens vermine. Tu es bien pâle, mon bâtard...

EUPHÉMIE (sur la croix) :

– Il n'y aura pas d'enfant de la Paix

J'ai menti.

Un temps.

Je suis la servante, la prostituée universelle qui dit oui,
 Qui a toujours dit oui...

Je me suis sacrifiée aux parents, aux enfants.

J'ai dit oui à Elle, à Lui, à Eux.

Je leur ai parlé à la troisième personne.

J'ai veillé sur eux pendant tous les combats.

La mère, une innocente, les avait laissés pour compte.

Elle partait au front comme une vive morte... une enragée éperdue.

Elle ne songeait qu'à lui, Maxime Vendroux de La Bastide, son époux.

Maintenant je suis libre de mourir comme je l'entends.

Ne suis-je pas la dernière ouvrière du Christ ?

J'étais là sur la montagne, au moment du Sermon.

Je suis inclassable dans la soumission et la vengeance.

Ce monde va devenir femme. Je suis un prêtre-femme

Et comme tous les prêtres et comme toutes les femmes,

Je commence à connaître la haine. Je ne savais pas.

Regardez les gens, les chauves-souris qui sucent vitre...

C'est vrai, je suis une domestique : comme un animal domestique,

Un prêtre domestique, une femme domestique.

J'étais placée chez les « autres ». Je travaillais chez les autres...

J'ai été enceinte par les autres... j'ai voulu garder

La vie des autres... j'ai accouché chez les autres...
 La croix, je veux bien qu'elle me porte, maintenant.
 Je suis fatiguée. J'ai chassé l'autre.
 Depuis deux mille ans qu'il disait la déroute...
 Voici le temps des larmes blanches.
 Tout est mystérieux. Je suis un rêve,
 Un nouveau rêve des hommes.
 Ils ne croiront pas que je suis le démon...
 Il m'a appris le tour de cartes :
 Faire qu'on ne croie plus en lui !...

Un temps.

Bon, la guerre est finie, bien finie.
 Victoire à la française,
 Défaite à l'allemande,
 Traité de Versailles,
 Pacifisme lourd...
 On stagne. On a rempli vingt ans sur la même année,
 Mais nous sommes au bout...
 La catastrophe arrive ! Bien ! Très bien !
 Ce que je prédis
 Est que femme violée
 Sera interrogée
 Non sur ce qu'elle fut violée
 Mais sur son consentement.
 On ne meurt plus ! C'est dit !
 Où irons-nous, victimes ?
 Dans le panier ?... ou sur la croix ?
 Oui, j'ai la passion de la servitude...

(Avec un rire murmuré.)

« Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres,
 Et je m'engage à suivre la loi de Jésus-Christ pour toujours. »

Un temps.

Oh, cette petite douleur,
 Là, sous le sein gauche...
 Je ne l'attendais plus.
 Je ne peux plus détacher ma main
 Elle est revenue la douleur...
 Oh, non...
 Je suis un An... An... Ange !

On doit sentir qu'elle ne va pas tenir.

Tandis qu'elle expire en sifflant, elle souffle à Baptiste :
 Toi, ressuscite !

*Baptiste fait siffler sa musique :
 des serpents stridents en violent crescendo.*

BAPTISTE :

– Dieu dit dans Isaïe, Dieu-Mère :
« Est-ce qu'une mère oublie ses enfants ?
Je vous ai allaité. Je vous ai pris sur mes genoux. »
Il fouette la croix d'où est tombée Euphémie.

VARIANTE

à la dernière réplique de Baptiste

BAPTISTE :

– C'est un Dieu : Quelle affaire l'occupe ?
Une expédition... un voyage ?...
Peut-être dort-il ?
Il bat la croix et fuit.

BAPTISTE (lançant un appel dans sa fuite) :

– Monsieur H ! Monsieur H !